

## Les Cahiers des dix



# La religion dans la pensée d'Adrien Arcand

Pierre Trépanier

Number 46, 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015587ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015587ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

### ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Trépanier, P. (1991). La religion dans la pensée d'Adrien Arcand. *Les Cahiers des dix*, (46), 207–247. <https://doi.org/10.7202/1015587ar>

## La religion dans la pensée d'Adrien Arcand

Par PIERRE TRÉPANIÉ

Adrien Arcand fonde sa politique sur une théologie. Aucune pensée politique conséquente ne peut se déployer sans aborder le problème de Dieu, ne serait-ce que pour le récuser comme étranger à son ordre<sup>1</sup>. La question est de savoir si elle le fera dans l'intégrité ou la tricherie. La tentation peut se présenter d'invoquer l'autorité de la religion pour convaincre une population réputée religieuse. L'essai de conciliation entre la doctrine politique et le dogme relèverait alors de la propagande. Arcand a beaucoup parlé de religion. Certains de ses écrits sont de nature apologétique. Il a toujours prétendu professer la foi catholique et adhérer à l'enseignement de l'Église. Je veux ici vérifier un certain nombre de points utiles à l'étude du fascisme canadien-français et de son principal représentant<sup>2</sup>: Arcand était-il croyant? quel était le contenu intellectuel de sa foi? le raisonnement théologique dans sa pensée politique était-il de pure tactique ou répondait-il au besoin de clarté, d'unité et de solidité d'une intelligence exigeante et nourrie dès l'enfance de culture religieuse<sup>3</sup>?

---

1. Même le socialiste Proudhon n'échappe pas à la règle. Voir Pierre Trépanier, «Rameau de Saint-Père et Proudhon (1852-1853)», *les Cahiers des Dix*, n° 45, 1990, p. 169-191.

2. La présente étude n'aurait pu être menée à bien sans les renseignements fournis par MM. Gérard Lanctôt et Marcel Raymond, que je remercie bien sincèrement.

3. À un article de *la Voix du Peuple* du 5 novembre 1849, Proudhon donne tout naturellement pour titre: «Qu'est-ce que le Gouvernement? Qu'est-ce que Dieu?» (Voir ses *Confessions d'un révolutionnaire pour servir à l'histoire de la Révolution de Février*, Paris, Marcel Rivière, 1929 [1re éd., 1849], p. 57.) Neuf ans plus tard, il trace ces lignes d'autant plus caractéristiques que, pour lui, la justice est la forme la plus haute de la politique: «Aussi haut que remontent les souvenirs du genre humain, soixante siècles par delà la guerre de Troie,

Si la réponse à ces questions devait confirmer le catholicisme d'Arcand, il faudrait convenir que le fascisme canadien-français possédait des traits qui interdisent de l'assimiler purement et simplement au nazisme. Il est difficile de juger la politique d'Arcand car elle n'a jamais échappé au monde des idées pour s'incarner dans des décisions, des applications concrètes. Le pouvoir est resté hors de portée. Aussi est-on réduit à des conjectures et à des extrapolations, d'autant que sa doctrine politique<sup>4</sup> ne se laisse saisir, la plupart du temps, qu'à travers des écrits polémiques, qui obéissent aux lois du genre<sup>5</sup>. Quant à la politique qu'il aurait menée s'il l'avait pu,

d'après une tradition recueillie dans les temples par d'anciens écrivains, nous voyons la Religion servir de figure à la Justice; elle tient lieu de science morale, supplée par la poésie du culte ce que la raison pratique des peuples est incapable de définir, et cette figure, cette poésie, expression de la conscience primitive, est encore aujourd'hui et sera pendant bien des siècles après nous l'étude la plus attrayante du philosophe. [...] La philosophie nous enseigne encore que le mysticisme est un élément indestructible de l'âme, une forme de la pensée qui se manifeste surtout dans les choses de la vie morale» (*De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. 4, Paris, Marcel Rivière, 1935 [1re éd., 1858], p. 440-441). L'un de ses contemporains, Auguste Comte, penseur vigoureux s'il en est, croit indispensable de couronner sa sociologie et sa politique d'une religion nouvelle, dont il est l'inventeur et qu'il présente en 1852 dans son *Catéchisme positiviste* (Paris, Garnier-Flammarion, 1966, 314 p.) Tous deux partagent une commune admiration pour la doctrine catholique, qu'ils combattent néanmoins avec acharnement. Pourtant quel intellectuel digne de sa vocation oserait moquer cette obsession de la religion chez ces rationalistes? Aussi paraît-il indiqué, en vue d'étudier l'histoire des droites québécoises, de scruter les idées religieuses d'Arcand, autre non-conformiste, mais, celui-là, catholique affiché.

4. Les disciples d'Arcand désignent sa doctrine par les appellations *national-corporatisme* et *corporatisme canadien*.

5. Arcand paraît avoir eu conscience de l'originalité de la propagande par rapport aux véritables écrits de doctrine. Elle implique à la fois simplification, grossissement et véhémence. Dans une lettre à Jean Barrette du 1<sup>er</sup> août 1963, il note en effet: «Un parti politique dans l'opposition et qui désire prendre le pouvoir doit cultiver le "fanatisme" de son idéologie, de son programme, de sa mission» («Deux lettres inédites de Adrien Arcand», *Serviam*, v. 12, n° 4, juill.-août 1982, p. 11). Et, le 27 septembre 1961, au curé de Saint-Joseph-de-Lanoraie, sa paroisse à cette époque: «Je ne m'en cache pas: je suis complet, entier dans ce que je crois être le Bien, la Vérité, et je me torc... avec les bobards que les agences de presse, la radio gauchiste (infailliblement) et la TV (gauchiste infailliblement) nous présentent comme apogée de leur humanisme-sans-le-Christ. Je sais comment se fait la propagande (j'en ai tant fait en mon temps!)» (cité par Marcel Paulin, «Le Carnet du fureteur», *ibid.*, p. 22).

Le fondateur de *Lectures françaises* et pamphlétaire d'extrême droite, Henry Coston, correspondant et admirateur d'Arcand, dont il saluait la «valeur d'homme et de chrétien», observait, après avoir rappelé sa réputation d'«orateur formidable»: «Je n'ai jamais pu en juger, mais je lisais tout ce qu'il écrivait, et je sais qu'il était l'un des grands écrivains politiques de notre temps. Mais cet homme d'action n'a jamais eu le temps d'écrire les livres de doctrine

on l'a d'ordinaire imaginée implicitement à la lumière de la tragique expérience nazie, ce qui permettait, commandait même une condamnation par association. Le procédé n'est guère compliqué; on peut en deviner l'efficacité. Il consiste d'abord à réduire le fascisme d'Arcand à l'antisémitisme, ramenant à presque rien la part des réformes sociales, économiques et politiques qu'il proposait. Puis il suffit de faire comme si tout antisémitisme dans les années 1930 ne pouvait qu'aboutir à la barbarie nazie. Arcand devient ainsi un Hitler canadien-français, complice objectif des criminels de guerre. On sent tout ce qu'il y a de faussé, de malhonnête dans cette façon d'évaluer une politique, qui, je le répète, n'a jamais été mise en œuvre. En bonne méthode, il faudrait multiplier les précautions, examiner toutes les possibilités et surtout se garder de conclure avec trop d'assurance<sup>6</sup>. L'une de ces possibilités serait que le régime du parti unique<sup>7</sup>, le corporatisme et l'antisémitisme dans la réalisation qu'Arcand leur aurait donnée auraient été subordonnés à la loi divine, au contrôle de la Hiérarchie et aux enseignements de la doctrine sociale de l'Église. La version canadienne-française du fascisme aurait ainsi été beaucoup plus proche d'une sorte de chrétienté auto-

---

qui auraient aidé à la formation politique de ses disciples. Peut-être s'en trouvera-t-il parmi eux qui recueilleront pieusement les écrits épars de ce grand Canadien, de ce grand chrétien, pour en faire ce livre de chevet qui manque aux générations du Canada d'aujourd'hui? Je le souhaite» («Témoignage de M. Henry Coston», *ibid.*, p. 13-14).

6. En fait, Arcand attend toujours son biographe. Il faut se contenter des travaux de Lita-Rose Betcherman, *The Swastika and the Maple Leaf. Fascist Movements in Canada in the Thirties*, Toronto, Fitzhenry and Whiteside, 1975, 167 p., et de Stanley R. Barrett, *Is God A Racist? The Right Wing in Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1987, xiv-377 p. Celui-ci, il est vrai, ne fait qu'évoquer la figure d'Arcand dans quelques pages consacrées aux précurseurs de l'extrême droite canadienne-anglaise d'aujourd'hui. Deux thèses, restées inédites, peuvent rendre service: Réal Caux, «Le Parti National Social Chrétien (Adrien Arcand, ses idées, son œuvre et son influence)», essai de thèse en sciences politiques, Université Laval, Québec, 1958, 94 p.; Rollande Montsion, «Les grands thèmes du mouvement national social chrétien et d'Adrien Arcand vus par les principaux journaux fascistes au Canada français, 1929-1938», thèse de M.A. (histoire), Université d'Ottawa, 1975, xiii-124 p.

7. Transitoire, ce régime devait céder la place à un système nouveau, affranchi des luttes partisans et où la nation elle-même, fortement unifiée, serait en quelque sorte le seul parti.



ritaire<sup>8</sup> et moderne que du III<sup>e</sup> Reich<sup>9</sup>. Ces hypothèses ne viennent à l'esprit que si Arcand est vu comme un catholique fervent et engagé en tant que tel dans l'action politique. Or aussi surprenant que cela puisse paraître à beaucoup de catholiques d'aujourd'hui, si éloignés de la culture de leurs coreligionnaires d'avant le second concile du Vatican, c'est à peu près l'impression qui se dégage de la documentation, malheureusement lacunaire.

Je me demanderai d'abord comment un catholique, d'Europe ou du Québec, pouvait subir la séduction du fascisme et même du nazisme. J'examinerai ensuite le cas d'Arcand, en tentant de jeter un peu de lumière sur sa religion et sur l'effort de synthèse que suppose nécessairement, dans la pensée, l'adhésion simultanée au catholicisme et au fascisme.

# - I -

Journaliste de carrière, formé dans des établissements catholiques (les collèges de Saint-Jean, de Montréal et Sainte-Marie), Adrien Arcand (1899-1967) lance en 1934 le Parti National Social Chrétien<sup>10</sup>, dont le nom indique assez sa vo-

8. Régime de discipline, certes, pensent les disciples actuels d'Arcand, mais sans autorité abusive.

9. Le fascisme s'inscrit dans un moment-clé de l'histoire de la modernité, elle-même inséparable, à cette étape, de l'idée révolutionnaire, dont il est à droite l'incarnation alors que le communisme l'est à gauche.

10. En 1938, le PNSC cédera la place à une formation pancanadienne, le Parti de l'Unité Nationale du Canada. La section québécoise de ce parti existe toujours, sous la direction de monsieur Gérard Lanctôt, désigné par Arcand lui-même. Depuis 1965, elle publie un bulletin bimestriel, *Serviam* (C.P. 294, succursale Montréal-Nord H1H 5L4). Il succède au *Patriote* (1933-1938), au *Fasciste canadien* (1935-1938), au *Combat national* (1938-1939) et à l'*Unité nationale* (1953-1958). Voir René Durocher, «Le Fasciste Canadien, 1935-1938», dans F. Dumont et al., *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 257-271.

L'entrée en guerre du Canada le 10 septembre 1939 amène Arcand à suspendre l'activité de son mouvement. Il est arrêté le 30 mai 1940 et interné pendant plus de cinq ans dans un camp de concentration. En juin 1940, un arrêté en conseil interdit le PUNC. Voir [s.a.], *Adrien Arcand devant le tribunal de l'histoire (scandale à la société Radio-Canada)*, Montréal, Parti de l'Unité nationale du Canada, 1983, 72 p. L.-T. Betcherman soutient que, de septembre 1939 à mai 1940, le parti a poursuivi son action mais dans la clandestinité (*op. cit.*, p. 144-146). Les disciples d'Arcand maintiennent que, sur ordre de son chef, le parti a cessé toute activité

lonté de dissocier fascisme et paganisme. Aujourd'hui les disciples d'Arcand, catholiques traditionalistes, affirment promouvoir le national-corporatisme, en s'inspirant des grandes encycliques<sup>11</sup>. L'un des journaux d'Arcand, *le Patriote*, affiche à la une le svastika surmonté d'une croix latine, symbole de l'union du fascisme et de l'héritage catholique<sup>12</sup>. L'entreprise peut paraître vouée à l'échec, dans le cas du nazisme à tout le moins. Mais l'histoire n'est pas cartésienne, et de l'incompatibilité doctrinale absolue au simple accommodement que suggère l'opportunité, se déploie tout un dégradé de positions intellectuelles et d'attitudes pratiques.

Avant de déclarer extravagant l'essai de rapprochement tenté par Arcand dans les années 1930 et dans le contexte canadien-français<sup>13</sup>, entre, d'une part, le fascisme et même le nazisme et, d'autre part, le catholicisme, il conviendrait d'y regarder de près. Parce qu'il se croyait dans le droit fil de la tradition catholique, son expérience ne peut se comparer aux

officielle peu avant l'éclatement du second conflit mondial. Il n'y a eu ni rassemblement, ni manifestation durant la guerre. Les seuls contacts entre les militants avaient pour but de recueillir des fonds afin d'aider les familles des membres internés. Elles étaient sans ressources, et même la Société Saint-Vincent-de-Paul, paraît-il, leur refusait tout secours. En outre — et toujours d'après les mêmes sources, — la Croix rouge n'assistait pas les membres prisonniers dans les camps de concentration.

11. «En plus d'être traditionalistes catholiques, nous du Parti de l'Unité Nationale du Canada, sommes fiers de nous dire de l'extrême-Droite» (Marcel Paulin, «Le carnet du fureteur», *Serviam*, v. 12, n° 4, juill.-août 1982, p. 22). Sous le mot d'ordre «Dieu Famille Patrie», la dernière page de chaque livraison de *Serviam* rappelle leur mission aux membres du parti: la lutte pour la défense de la «Culture-Civilisation Chrétienne-Occidentale» et la promotion du national-corporatisme. «Cette doctrine, précise-t-on, est la seule de laquelle on doit s'inspirer pour faire l'Unité Canadienne» (*Serviam*, v. 21, n° 1, janv.-fév. 1991, p. [24]).

12. *Le Patriote*, v. 8, n° 22, 26 sept. 1935, p. 1. — Le svastika, symbole religieux de l'Inde, très largement diffusé, est une croix gammée dont les branches sont tournées à droite. Contrairement à l'emblème hitlérien souvent orienté diagonalement (dont les branches dans leur partie non coudée dessinent un x), la croix gammée d'Arcand se tient à la verticale, l'axe central et deux des sections coudées formant des parallèles horizontales. L'Allemagne nazie ayant adopté la croix gammée comme symbole officiel, le mouvement d'Arcand, qui l'avait arborée comme nombre d'autres organisations, décide en 1938 de la troquer contre le flambeau. *Adrien Arcand devant le tribunal de l'histoire*, p. 35.

13. En dépit des traits communs qui les rapprochent, les nationalismes ne se conçoivent pas comme exportables car chacun s'enracine dans une histoire originale et répond à des conditions particulières. C'est dire qu'ils se savent aux antipodes de l'internationalisme marxiste.

déviations que révèle l'histoire récente. Que de prêtres et même d'évêques, en particulier depuis la conférence de Medellin en 1968, se sont engagés dans la théologie de la libération, qui, sous sa forme extrême, n'est guère qu'un syncrétisme marxisto-catholique: en somme, le communisme porté sur les fonts baptismaux, ou peu s'en faut. Pourtant, en 1937, dans la lettre encyclique *Divini Redemptoris*, Pie XI, justement alarmé de la fascination qu'exerçait le stalinisme sur les éléments avancés des catholiques sociaux, ne s'était pas embarrassé de précautions oratoires: «Le communisme est intrinsèquement pervers et l'on ne peut admettre sur aucun terrain la collaboration avec lui de la part de quiconque veut sauver la civilisation chrétienne<sup>14</sup>.» Il s'est produit à droite quelque chose d'analogue dans les années 1930, mais avec de bien meilleures raisons et sous l'empire de circonstances autrement plus contraignantes. Mais la perspective de l'historien n'est pas celle de l'orthodoxie; son but est de comprendre et d'expliquer; son seul domaine doit être celui de la science. Il lui revient de restituer le climat, le contexte culturel qui éclaire les prises de position divergentes ou successives à une époque donnée, en considérant cette dernière en elle-même et non pas par rapport au temps présent. Le lecteur doit garder à l'esprit la coupure profonde pratiquée par Vatican II dans la culture et les traditions de l'Église catholique, et consentir à faire l'effort qu'exige du voyageur la compréhension des us et coutumes des contrées exotiques. Pierre Haubtmann nous en avertit — et il sait de quoi il parle<sup>15</sup>: «Il est incontestable qu'entre les textes

14. Cité par l'abbé Paul Christophe, *l'Église dans l'histoire des hommes*, t. 2, *Du quinzième siècle à nos jours*, [s.l.], Droguet-Ardant, 1983, p. 501, avec un commentaire façon post-Vatican II: «Dans son encyclique, Pie XI dénonce l'athéisme et il s'en prend à toutes ses manifestations stalinienne beaucoup plus qu'à la doctrine marxiste elle-même.» C'est prétendre que le matérialisme historique n'est qu'accessoire dans le système marxiste, que Marx ne s'est occupé de religion qu'en dilettante, et que les théoriciens du politique qui, depuis les apôtres Pierre et Paul, jugent intimement liées la question du pouvoir et le problème de Dieu sont d'aimables plaisantins.

15. On sait que la constitution pastorale *Gaudium et Spes*, par laquelle le second concile du Vatican révolutionnait les rapports de l'Église avec le monde et la modernité, a été élaborée à partir d'une rédaction française signée par le chanoine Haubtmann.



des Orateurs sacrés et des encycliques sociales que nous avons cités [...] et les enseignements de *Quadragesimo Anno*, de *Mater et magistra* et de *Gaudium et Spes*, il y a beaucoup plus qu'une différence d'accentuation: ici et là, l'échelle des valeurs n'est plus la même<sup>16</sup>.

Il faut d'abord disposer d'une objection générale: être, je ne dis pas catholique, mais simplement religieux en même temps que fasciste tient de l'impossibilité. Jean-Paul II ne disait-il pas à Munich, en 1987, que les chefs nazis «ne se souciaient pas de Dieu<sup>17</sup>»? Le pape pensait au dogme et surtout

16. Pierre Haubtmann, *P.-J. Proudhon. Genèse d'un antithéiste*, [s.l.], Mame, 1969, p. 211-212. Comme pour soumettre le lecteur au choc des cultures, l'auteur a reproduit plus haut des textes de laïcs et de clercs. De Montalembert (1848): «Résigne-toi à la pauvreté laborieuse [dit l'Église], et tu en seras récompensé et dédommagé éternellement. Voilà ce qu'elle dit depuis mille ans aux pauvres, et les pauvres l'ont cru jusqu'au jour où l'on a arraché la foi de leur cœur, où est entrée, aussitôt après, l'horreur de l'état social» (p. 192). De Veuillot (1849): «La société a besoin d'esclaves; elle ne peut subsister qu'à ce prix. Il est nécessaire qu'il y ait des hommes qui travaillent beaucoup et qui vivent chichement» (p. 193). De l'abbé Caffort, savant théologien mort en 1832: «Cependant, au lieu de bénir la Providence, [le pauvre] ose la taxer de dureté et d'injustice. O ingrat que vous êtes! dites-nous donc, dites-nous pour qui la loi de l'aumône» (p. 182). Du cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux (1852): «Essayez de persuader au travailleur, lorsqu'il lira son feuilleton, et ne croira pas à Dieu et à sa loi, qu'il faut prier et souffrir» (p. 190). — «Qui, commente Haubtmann, oserait aujourd'hui résumer les lois de l'économie sociale dans la "loi providentielle de l'aumône"? Qui prêcherait l'"égalité providentielle" et la "compensation des états" comme un "dogme" ou simplement comme la "doctrine sociale" de l'Église? Pourtant, tous ces arguments se trouvent dans des milliers d'écrits catholiques, échelonnés sur de nombreux siècles, et dans de très nombreux textes officiels antérieurs, et même postérieurs, à 1891. Ce n'est que peu à peu, parallèlement à la transformation du monde, qu'ils ont fondu, telle neige au soleil, à l'horizon de notre esprit. Qui sait? Peut-être hantent-ils encore certains d'entre nous, trop sensibles aux charmes du passé» (p. 209-210).

S'il l'avait connu, l'auteur aurait pu ajouter à son florilège quelques phrases d'un jeune professeur de théologie promis à un brillant avenir: «Nous poserons le mystérieux problème de l'existence de la pauvreté et de la misère ici-bas. [...] Libre à la philosophie de discuter ce mystère, mais il lui faudra commencer par l'admettre; et, pour le comprendre, elle devra revenir à l'enseignement de ce petit livre admirable qui a nom le catéchisme. Et que proclame-t-il cet évangile de l'enfance? Ah! c'est que tout ne se passe pas pour l'homme entre le berceau et la tombe, c'est qu'au delà de la mort commence une vie où se rétablit l'ordre parfait, c'est que la vie présente est à la fois une épreuve et une expiation» (Paul Bruchési, *Conférence sur la charité*, Québec, Typographie de P.-G. Delisle, 1882, p. 17, 19-20).

17. Le pape disait: «Là où Dieu et sa loi ne sont pas respectés, l'homme non plus ne peut faire prévaloir ses droits. Nous l'avons constaté en toute clarté à la lumière du comportement des dirigeants nationaux-socialistes. Ils ne se souciaient pas de Dieu et persécutaient ses serviteurs» (Jean-Paul II, «Homélie pour la béatification du P. Rupert Mayer», Munich, 3 mai 1987, *la Documentation catholique*, t. 84, n° 11, 7 juin 1987, p. 584). Pour se faire une



à la morale catholiques. En réalité, tous les cas se rencontrent car des tendances et courants multiples agitent les doctrines fascistes. Même le national-socialisme, forme extrême du fascisme, n'est pas homogène au point de vue doctrinal. L'histoire doit se montrer encore plus nuancée lorsqu'elle considère la pensée des militants et des sympathisants, l'évolution de l'opinion publique ou les directions qu'impriment les États à leur politique. L'idéologie n'a-t-elle pas pour but de servir l'action en masquant les contradictions à défaut de les vaincre? Or l'entre-deux-guerres, surtout chez une certaine jeunesse, est travaillé par une inquiétude spirituelle, une révolte contre le conformisme bourgeois, un besoin de justice, l'appel de la grandeur. C'est aussi l'époque de toutes les expériences, où le mot de révolution garde sa fraîcheur, sa puissance de séduction, où, à gauche comme à droite, l'on cherche l'homme nouveau. Voilà l'arrière-plan indispensable à ce qui va suivre.

Avec nombre d'analystes et d'historiens, il faut admettre que les fascismes sont aussi, que cela plaise ou non, une protestation contre le matérialisme<sup>18</sup>. Julius Evola (1898-1974), le plus grand représentant, avec René Guénon, au XX<sup>e</sup> siècle, de la pensée traditionaliste absolue<sup>19</sup>, témoigne avec autorité car il a fréquenté les milieux fascistes de l'entre-deux-guerres<sup>20</sup>: «Le national-socialisme combattait toutes les

---

idée de l'état actuel de la réflexion dans l'Église au sujet des droits de l'homme, voir Joël-Benoît d'Onorio *et al.*, *Droits de Dieu et droits de l'homme*, Actes du IX<sup>e</sup> Colloque national des Juristes catholiques, Paris, Téqui, 1989, 215 p.

18. C'est un des thèmes qu'aimait développer Arcand. Voir Adrien Arcand, *la Révolte du matérialisme. Causerie prononcée à Montréal*, Montréal, Éditions «La Vérité», 1966, 21 p.: «La lutte à finir qui se poursuit de nos jours sur toute l'étendue de la terre, est vraiment la lutte du matérialisme contre tout spiritualisme, la bataille implacable contre l'esprit» (p. 5). Ou encore, du même auteur, *le Communisme installé chez nous. Causerie prononcée à Montréal*, Montréal, Éditions «La Vérité», 1966, 29 p. Il y dénonce le communisme comme «la plus grande supercherie depuis la chanson du Serpent à Adam et Eve, la plus grande fraude de tous les temps, le plus incroyable attentat contre la Loi Naturelle et la Loi Divine dans toute l'histoire de la création [...]» (p. 28).

19. Dans le cas d'Evola, la tradition de référence est proto-historique et préchrétienne.

20. Malgré certaines idées convergentes, Evola a été perçu comme un hétérodoxe par les fascistes et les nazis.

formes d'athéisme; l'athéisme et la conception matérialiste de la vie étaient des aspects du marxisme et du communisme qu'on mettait clairement en relief dans la lutte contre ces idéologies subversives; c'est pour cela que de nombreux chrétiens et catholiques virent tout d'abord dans le national-socialisme leur allié<sup>21</sup>.» Alastair Hamilton a montré que nombre d'intellectuels séduits par le fascisme de 1919 à 1945 étaient mûs par le désir d'une renaissance antimatérialiste, mystique même, et par une soif de justice sociale<sup>22</sup>. L'on comprend mieux la réflexion du narrateur de *L'Homme à cheval*, par Drieu La Rochelle: «Mais il s'agissait [...] de cette politique profonde et rare qui rejoint la poésie, la musique et, qui sait, peut-être la haute religion<sup>23</sup>.» Il fallait briser l'enfermement du confort et de l'horizon borné: «Donnez-nous de grands hommes et de grandes actions pour que nous retrouvions le sens des grandes choses<sup>24</sup>.» L'heure était «au[x] esprit[s] double[s], à la fois rêvant et agissant<sup>25</sup>». Comme le disait Brasillach, fasciné et angoissé par le fascisme, «ce mal du siècle», selon son expres-

21. Julius Evola, *le Fascisme vu de droite suivi de Notes sur le Troisième Reich*, traduction, introduction et notes de Philippe Baillet, Paris, Cercle Culture et Liberté (diffusion: *Totalité*), 1981 [3e éd. en italien, 1974], p. 147. Mais tout un courant du nazisme niait au fond la transcendance en se méprenant sur les traditions indo-européennes: «Il suffit de penser que l'on condamne, comme d'esprit non-aryen mais "levantin", la distinction entre l'âme et le corps, le racisme postulant et présupposant leur unité essentielle et indivisible» (p. 148). Sur ce point, Arcand ne voudra pas transiger avec la pensée nazie car son catholicisme n'y aurait pas survécu.

Le témoignage d'Evola est corroboré par celui d'Ernst Basch, en 1937: «The Nazis, for instance, have always been inclined to consider themselves defenders of the faith, and are quite indignant at the failure of the Christian Churches to be properly grateful for their help against the "common enemy": Bolshevism» (E.B. Ashton [pseudonyme de Ernst Basch], *The Fascist, His State and His Mind*, New York, William Morrow et AMS Press, 1972 [1re éd., 1937], p. 141-142). Mais il ajoute tout de suite que l'affrontement du nazisme et des Églises était inévitable dans la mesure où le nazisme veut s'emparer de tout l'homme et ne saurait tolérer dans la nation de réseaux de solidarité indépendants: c'est la conséquence logique du totalitarisme.

22. Alastair Hamilton, *l'illusion fasciste. Les intellectuels et le fascisme, 1919-1945*, traduit par Magdeleine Paz, Paris, Gallimard, 1973, 333 p.

23. Pierre Drieu La Rochelle, *L'Homme à cheval*, Paris, Gallimard, 1943, Le Livre de Poche, p. 105.

24. *Ibid.*, p. 238.

25. *Ibid.*, p. 28.

sion, les hommes de trente ans «savent que les doctrines raisonnables n'ont pas de chance<sup>26</sup>». Le grand critique Robert Poulet indique assez qu'il est périlleux de comprendre les générations d'avant 1940 à partir des résultats tragiques auxquels a abouti la réalisation du rêve. Et ce rêve était en bonne partie spirituel: «Je ne voyais plus qu'un moyen de sauver notre civilisation, par l'amalgame de ce qu'il y avait de bon dans la tradition et dans la révolution. Ce moyen, je l'appelais le fascisme, par allusion aux principes sur lesquels s'était fondée, à l'origine, l'expérience mussolinienne. Vint la deuxième guerre mondiale [...] cet énorme tumulte, qui s'acheva par l'écrasement matériel et intellectuel des faux fascismes, nationalismes égarés ou camouflés, dont le discrédit rejaillit une fois pour toutes sur l'idée qu'ils prétendaient ou qu'ils croyaient servir. Le dernier moyen de salut que j'avais reconnu était plus que condamné: souillé et maudit<sup>27</sup>.» Il s'agissait bien d'une rédemption ici-bas, dont on pouvait espérer qu'elle préservât les conditions de l'autre. Avec Alphonse de Châteaubriant, prix Goncourt 1911 pour son *Monsieur des Lourdines*, on quitte la religiosité pour la religion positive. Pacifiste et catholique, il publie en 1937 *la Gerbe des forces*, où l'Allemagne mystique est présentée comme le seul rempart contre la Russie bolchevique. L'essai annonce la collaboration pronazie à laquelle le romancier allait se livrer. On y lit des passages d'autant plus étonnants qu'ils sont sincères, tel celui que relève Pierre Milza: «Si Hitler a une main qui salue, qui s'étend vers les masses de la façon que l'on sait, son autre main, dans l'invisible, ne cesse d'étreindre fidèlement la main de celui qui

26. Robert Brasillach, *les Sept Couleurs*, Plon, 1939, Le Livre de Poche, p. 105, 155. Une certaine jeunesse a cru assister à l'aube d'une humanité inédite: «Grâce aux aventures que courent, dans quelques pays, au pouvoir ou vers le pouvoir, des millions d'hommes, grâce aux lignes de chance devinées par les anciens ou les jeunes faiseurs de livres, nous avons pu voir, depuis vingt ans, naître un type humain nouveau, aussi différencié, aussi surprenant que le héros cartésien, que l'âme sensible et encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, que le "patriote" jacobin, nous avons vu naître l'homme fasciste» (p. 156).

27. Entrevue accordée en 1981 par Robert Poulet à Michel Peltier et reproduite sous le titre «Robert Poulet parmi nous», dans *Rivarol*, n° 2027, 5 oct. 1990, p. 10.



s'appelle Dieu<sup>28</sup>.» Dans l'entre-deux-guerres l'Europe se cherche, les consciences s'éprouvent, une exacerbation nietzschéenne enfonce les limites des morales traditionnelles. L'ex-communiste Arthur Koestler compare le communisme et le fascisme et, même à la fin des années trente, la comparaison tourne à l'avantage de ce dernier: «Le fascisme, écrit François Mora, est pour lui un moment d'exaltation et de folie, mais qui conserve des racines humaines dans le bien comme dans le mal, tandis que le communisme est une forme de barbarie absolue [...]»<sup>29</sup>. Le chrétien de gauche Emmanuel Mounier, fondateur de la revue *Esprit*, maître à penser de quelques-uns des inspirateurs de la Révolution tranquille au Québec, a été attiré — plus que ne le voudraient ses disciples — par les expériences fascistes et nazies<sup>30</sup>. Parce qu'il renvoie dos à dos l'individualisme et le collectivisme, parce que le national-socialisme lui paraît une mystique supérieure à celle de la démocratie, incarnée jusque-là par le libéralisme bourgeois de la III<sup>e</sup> République, il cherche, comme tant d'autres, une troisième voie: ni le *statu quo*, ni le communisme. Et avant que sa pensée ne s'épanouisse dans le personnalisme, il n'a pas refusé tout concours à la Révolution nationale de Vichy. Pour Jacques Maritain, vers 1934-1936, et Augusto Del Noce, dans les années 1950 et 1960, le totalitarisme correspond à une sorte de religion séculière, qui est une réponse à la crise morale et religieuse de l'Occident et, en particulier, aux progrès de l'athéisme<sup>31</sup>. Mais le fascisme n'a pas été une religion de remplacement pour tous. Pour beaucoup, il a été simplement

28. Cité par Pierre Milza, *Fascisme français passé et présent*, Paris, Flammarion, 1987, p. 260.

29. François Mora, «Quand Arthur Koestler démasquait le communisme», *Écrits de Paris*, n° 511, mai 1990, p. 69.

30. Bernard-Henry Lévy a dénoncé Mounier dans *l'Idéologie française* (voir Jean Mabire, «Emmanuel Mounier, intellectuel activiste», *National-Hebdo*, n° 309, 21-27 juin 1990, p. 17).

31. Renzo De Felice, *Interpretations of Fascism*, traduit par Brenda Huff Everett, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1977, p. 55-60. Pour Del Noce, le nazisme est un véritable totalitarisme, contrairement au fascisme. Cette importante distinction

une idéologie politique, embrassée par des croyants en quête d'une incarnation de leur mysticisme, et qui devait garder intacte la part éminente du surnaturel dans la vie personnelle et sociale. Le phénomène s'observe particulièrement en Europe centrale et orientale, chez les catholiques et les orthodoxes. En Roumanie, le mouvement national-chrétien se bat pour la foi et le pays. Corneliu Codreanu, un orthodoxe, chef de la Garde de Fer, déclare: «Le but final n'est pas la vie matérielle mais la résurrection, la rédemption des nations au nom de notre Sauveur Jésus-Christ<sup>32</sup>.» En Hongrie, aux deux tiers catholique, le facteur religieux, en raison de «l'intense foi qui anime beaucoup de Hongrois», colore le fascisme et complète la liste de ses caractères: raciste, agraire, prolétarien et ultranationaliste. «Très mystique et catholique fervent, [Ferenc] Szalasi souhaitait construire un Ordre militaro-religieux, plus qu'un parti politique de type classique.» Le *co-nationalisme* donne à l'hungarisme son originalité: «Les nations, écrit-il, spirituellement, moralement et matériellement développées par le Nationalisme-Socialisme respecteront les droits de chaque nation, coopéreront et se compléteront pour former une unité territoriale progressiste et pacifique<sup>33</sup>.»

Prenons le problème sous un autre angle. On comprendra encore mieux l'état des esprits à l'époque par la réaction des

---

devrait être prise en compte dans toute étude de la pensée politique d'Arcand. L'espace manque ici pour aborder cet aspect.

32. Cité par François Duprat, «Naissance, développement et échec d'un fascisme roumain», Maurice Bardèche et al., *Études sur le fascisme*, Paris, Les Sept Couleurs, 1974, p. 155.

33. Robert Cazenave, «Naissance et développement du fascisme hongrois», Maurice Bardèche et al., *Études sur le fascisme*, op. cit., p. 178, 185 et 188. Au début des années 1960, Arcand critiquait les fautes d'Hitler, son fanatisme racial étroit ou aveugle («narrow-minded or blind racial bigotry») et proposait lui aussi une forme de co-nationalisme. C'est du moins ce qui ressort du témoignage anonyme intitulé «Adrien Arcand as I remember him (A Hungarian's Reminiscence)» (*Serviam*, v. 12, n° 4, juill.-août 1982, p. 15-16). Dans son admiration, l'auteur associe Arcand à Szalasi: «I then realized that, living on two different continents but yet inspired by the same basic Christian ideals, developing almost identical theories, ideologies and political programs, these two great Christian leaders were fighting abreast [...]»

autorités catholiques face au nazisme, à partir de 1933, après l'accession d'Hitler à la chancellerie. Elle est nationaliste et d'abord étonnamment favorable, compte tenu des réserves suscitées jusque-là par la doctrine nazie: «L'autorité nationale et la justice, écrivent les évêques allemands, base de la prospérité des peuples, sont d'accord pour voir dans la religion le fondement nécessaire à l'État. À notre grande satisfaction, les dirigeants du nouveau régime ont expressément déclaré qu'ils se placent, eux et leur œuvre, sur le terrain du christianisme<sup>34</sup>.» Mais l'entente ne peut durer. En effet, Hitler s'érige en champion de la réaction contre l'esprit chrétien. Si, aux yeux de l'idéologue Alfred Rosenberg, le protestantisme s'accorde moins mal avec la culture allemande que le catholicisme, ce dernier est désigné comme un ennemi, et le clergé, cette internationale noire, stigmatisé parce que «judaïsé» et «asiatisé». Mais rien n'est simple. La politique d'Hitler n'a pas été rectiligne, elle a habilement opposé le «catholicisme politique» à la mission proprement pastorale de l'Église. Le centre catholique a voté les pleins pouvoirs au chancelier. D'autre part, Rome et les épiscopats allemands et autrichiens adoptent au total une attitude prudente, louvoyante, tiennent un langage qui, tout en reprochant au nazisme ce qu'il a d'incompatible avec la doctrine catholique, n'interdit pas aux catholiques de vibrer à l'unisson de la nation et de saluer le grand renouveau allemand<sup>35</sup>. Si, en 1937, Pie XI condamne le néo-paganisme nazi dans *Mit brennender Sorge*, c'est après avoir conclu un concordat avec Hitler, en juillet 1933, qui, *ipso facto*, comportait la reconnaissance de l'État nazi<sup>36</sup>. La suppression des

34. *La Documentation catholique*, t. 30, n° 665, 1<sup>er</sup> juill. 1933, col. 11-21.

35. Depuis Léon XIII au moins, la position du Vatican, insistant non sur la séparation mais la distinction des pouvoirs, est qu'il faut respecter toutes les formes de gouvernement dont voudront se doter les États à la condition que soient sauvegardés les droits de Dieu et les libertés de son Église.

36. On peut lire dans l'encyclique *Mit brennender Sorge*, du 14 mars 1937, condamnant le nazisme: «Quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'État, ou la forme de l'État, ou les dépositaires du pouvoir, ou toute autre valeur fondamentale de la communauté humaine...



dernières organisations catholiques à partir de l'été 1937 et, au printemps 1939, l'abolition de l'école confessionnelle aggrave la crise entre l'État allemand et l'Église catholique. Pourtant, en 1938, le cardinal Innitzer, bientôt suivi par les autres évêques autrichiens, se réjouit de l'*Anschluss*. On voit donc que les exemples d'accommodement avec le pouvoir hitlérien sur le terrain pratique venaient de haut et pouvaient entretenir une certaine confusion chez les catholiques, qui voyaient deux de leurs tendances assumées par les nazis: l'anticommunisme et l'antijudaïsme<sup>37</sup>. Même sur le terrain des principes, il s'est trouvé des théologiens allemands pour souligner les convergences ou les rencontres entre nazisme et catholicisme (ordre moral, antilibéralisme, sens de la communauté, généalogie thomiste de l'idéologie *völkisch*)<sup>38</sup>.

Si la conjoncture internationale explique qu'un catholique européen peut, au tournant des années trente, regarder avec sympathie les prémices de l'expérience fasciste, le climat particulier du Québec a pu jouer, dans le cas de certains Canadiens français sensibles à l'effervescence outre-Atlan-

---

pour les retirer de l'échelle des valeurs, même religieuses, et les diviniser par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu... Seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale; seuls ils peuvent entreprendre la vaine tentative d'emprisonner Dieu dans les frontières d'un seul peuple, dans l'étroitesse de la communauté de sang d'une seule race» (cité par Paul Christophe, *op. cit.*, p. 494). Arcand adresse volontiers ce reproche aux juifs et singulièrement aux talmudistes (voir son livre *À bas la haine!*, Montréal, La Vérité, 1965, p. 17-37).

On devine que la condamnation explicite par le pape en 1937 placera Arcand dans l'embarras. Par des ménagements et des silences, il tentera de préserver l'essentiel de ses positions. On ne saurait trop insister sur la périodisation si l'on veut préserver les chances d'une compréhension fine de l'évolution de l'attitude des catholiques à l'égard des fascismes.

37. Cet antijudaïsme est d'origine religieuse et doit être distingué de l'antisémitisme raciste des nazis. Il faut aussi rappeler que la déportation des juifs vers les camps de Pologne débute à l'automne 1941, que les morts se multiplient en 1942 et que, vers le printemps de cette même année, les milieux les mieux informés commencent à deviner le sort réservé aux juifs et aux autres déportés. Le grand public est encore tenu dans l'ignorance.

38. On trouvera une synthèse commode et à jour dans l'*Histoire du christianisme des origines à nos jours*, sous la direction de J.-M. Mayeur et al., t. 12, *Guerres mondiales et totalitarismes (1914-1958)*, [s.l.], Desclée / Fayard, 1990, p. 567-616.

tique, un rôle de renforcement<sup>39</sup>. On ne saurait exagérer le poids des prises de positions de l'Église catholique québécoise, répercutées par *le Devoir* et *l'Action catholique*. Ses adversaires sont ceux des fascistes canadiens-français et de la droite (par exemple, la République espagnole proclamée en 1931, laïque et anticléricale). Il en va de même pour ses héros, tel le général Franco, qu'elle appuie dans la guerre civile (1936-1939). Ses solutions, comme l'organisation corporative, ont un air de parenté avec celles des fascistes. Bien que les institutions politiques libérales, le parlementarisme à la britannique n'ait jamais été menacé dans les années trente au Québec, les idéaux démocratiques cèdent le pas devant les craintes suscitées dans l'Église par les menées, réelles ou imaginaires, des communistes canadiens<sup>40</sup>. Le parti libéral au pouvoir depuis 1897 est violemment contesté même de l'intérieur. L'Action libérale nationale, fruit de cette scission, est

---

39. Dans un article récent, Jacques Rouillard montre que l'un des motifs de la fondation de la Fédération provinciale du travail du Québec est le désir, d'une part, de lutter contre l'accusation de complicité avec le communisme, ou de complaisance à son égard, portée contre les syndicats internationaux et, d'autre part, de réagir contre «un mouvement ouvrier, rival de notre organisation, et dont les buts sont la destruction du mouvement ouvrier international, l'avancement d'un système corporatiste visant une dictature fasciste sur les organisations ouvrières». Gustave Francq et Raoul Trépanier se méprenaient sur le danger fasciste et se rendaient ainsi coupables de l'erreur dont ils chargeaient la Hiérarchie catholique du Québec par rapport au communisme. La crise du parti libéral québécois et la guerre d'Espagne servent de toile de fond à ces débats. Voir Jacques Rouillard, «Haro sur le fascisme: la fondation de la Fédération provinciale du travail du Québec, 1938», *The Canadian Historical Review*, v. 71, n° 3, sept. 1990, p. 346-374.

Rappelons que, pour l'Action sociale catholique de Québec, l'École sociale populaire de Montréal, la Confédération des travailleurs catholiques du Canada et, généralement, les autorités ecclésiastiques du Québec, l'objectif à poursuivre était l'édification d'une organisation corporative de caractère essentiellement social et non l'instauration d'un corporatisme étatiste et autoritaire à l'européenne (voir le collectif *Organisation corporative. Compte rendu des journées d'études sacerdotales tenues au Grand Séminaire les 30, 31 août et 1<sup>er</sup> septembre 1937*, Montréal, Cercle d'études sociales, 140 p). Mais même à l'intérieur des mouvements catholiques, le degré d'adhésion à ce programme variait beaucoup. Jean-Claude Dupuis a bien montré la tiédeur, peut-être même le scepticisme d'un des piliers de l'École sociale populaire («Réformisme et catholicisme. La pensée sociale d'Arthur Saint-Pierre», *Bulletin du Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et travailleuses du Québec*, v. 17, n° 1, hiver 1991, p. 25-61).

40. En 1945-1946, l'affaire Gouzenko prouva à bien des Canadiens éberlués que, même dans leur pays, l'espionnage et la trahison ne se confinent pas dans les romans.

ouvertement ou tacitement appuyée par le clergé, qui lui fournit l'essentiel de sa plate-forme, le fameux Programme de restauration sociale. Le conservateur Maurice Duplessis prend le pouvoir à la satisfaction de l'Église et de la droite, et lance une campagne anticomuniste. Les fascistes canadiens-français sont en bonne compagnie<sup>41</sup>.

En 1936, paraît, avec l'*imprimatur* du cardinal Villeneuve, un ouvrage signé Lambert Closse, dédié à Lionel Groulx, préfacé par Arthur Laurendeau et intitulé *la Réponse de la race*<sup>42</sup>. Lambert Closse, à l'instar de Joseph-Papin Archambault et d'Esdras Minville, préfère le corporatisme d'association au corporatisme d'État. Il n'en écrit pas moins, avec l'*imprimatur* du cardinal, répétons-le: «Une partie de l'univers est en train de devenir fasciste. Voilà un mot qui fascine; mais il nous faut bien, nous, Canadiens français, savoir la signification exacte de ce mot pour ne pas croire naïvement que l'on peut appeler «fascisme» n'importe quoi. Non, en vérité, fascisme veut dire la doctrine qui recherche la restauration de l'ordre social *par les valeurs spirituelles et l'idéal national*<sup>43</sup>.» L'abbé La Vergne, cousin du grand nationaliste Armand Lavergne, et l'abbé Gravel sont des nationalistes préoccupés

41. Arcand aimait à se dire l'un des fondateurs de l'Union nationale.

42. Lambert Closse [Joseph-Henri Guay], *la Réponse de la race. Le catéchisme national [des Canadiens français]*, [s.l., s. éd., 1936], 546 p. Parce que l'abbé Jean-Baptiste Beaupré s'est servi du pseudonyme de Lambert Closse (*Un site enchanteur de la vallée de la Matapédia, Causapscal*, Causapscal, chez l'auteur, 1928, xix-184 p.), on a cru pouvoir lui attribuer *la Réponse de la race*. C'est ce que fait Claude Filteau dans «Un romancier fasciste des années 30: Ubald Paquin», *Voix et Images*, v. 3, n° 1, sept. 1977, p. 40. Stéphane Stapinsky, que je remercie, a identifié l'auteur sans l'ombre d'un doute, grâce à la correspondance de Lionel Groulx. Il s'agit de l'abbé Joseph-Henri Guay (1904-1959), professeur au collège de Saint-Jean. Voir le fonds Lionel-Groulx, Fondation Lionel-Groulx, Henri Guay à Lionel Groulx, 18 août 1936. Quant au titre de l'ouvrage, il fait évidemment écho au roman *l'Appel de la race*. Dans la lettre du 18 août, l'abbé Guay apprend à Groulx qu'il a vu M<sup>re</sup> Gauthier au sujet de la publication de son livre et qu'il a été très bien reçu.

43. *Ibid.*, p. 495. Les italiques sont de Lambert Closse. Il est vrai que l'auteur poursuit en adoucissant son propos: «Or avant d'accepter les prétendues organisations qui s'appellent fascistes, nous avons le devoir de savoir d'où elles viennent, qui les mènent, ce qu'elles veulent, ce qu'elles font, ce qu'elles enseignent et où elles veulent nous entraîner; ce sont là les éléments de prudence nationale.»



par la question sociale, l'un en tant que curé d'une paroisse pauvre, l'autre en sa qualité d'aumônier de cercles ouvriers, pendant un certain temps<sup>44</sup>. Ces catholiques sociaux sont aussi des intégristes, des héritiers spirituels des ultramontains intransigeants, les Bourget, Laflèche et Tardivel. Ils mènent vigoureusement le combat antimaçonnique, antisémite et anti-bolchevique. La structure de pensée du catholique *intégral* n'est pas sans parenté avec le totalitarisme. Celle-là n'appelle pas nécessairement celui-ci, mais elle y prédispose. Il y a toutefois une différence fondamentale, que rappelait *Mit brennender Sorge*: dans la pensée catholique, les droits de Dieu et les droits et devoirs de la personne, qui en découlent, ont la suprématie absolue, de sorte que tous les autres principes et valeurs doivent leur être subordonnés, y compris l'idée de souveraineté, la liberté de pensée et le nationalisme. C'est même parce qu'elle violait cette hiérarchie sacrée, d'institution divine, que les pontifes — et, en particulier, Léon XIII, pourtant le pape du Ralliement — ont condamné un certain libéralisme<sup>45</sup>. Le totalitarisme ne peut s'accommoder non plus d'un principe fondamental de la doctrine sociale de l'Église, celui de la subsidiarité.

44. Édouard-Valmore La Vergne (1879-1948), curé de Notre-Dame-de-Grâce de Québec, de 1924 à 1941.

Dans ses souvenirs, Jacques Normand, bien connu dans le monde du spectacle, évoque la figure de l'abbé Pierre Gravel, «un curé fasciste en liberté». «Vicaire à la paroisse Saint-Roch de Québec, [il] avait beaucoup d'influence sur un groupe de jeunes et de moins jeunes de la ville et des environs. On était en pleine guerre. Le cardinal Villeneuve censura le vicaire, lui interdisant d'officier dans l'église de Saint-Roch. Le curé de la paroisse lui ouvrit cependant la crypte. La messe de l'abbé Gravel dans la crypte de Saint-Roch devint l'événement politique et artistique de la semaine dans ce Québec où il ne se passait pas grand-chose à ce moment. Je dis: artistique et politique, car c'était exactement cela. Pierre Gravel chantait la messe et faisait un sermon qui devenait souvent une charge contre les gouvernements du Québec, du Canada, de l'Angleterre et de tous ces autres pays capitalistes dont les péchés étaient enfin punis. Le pape avait reconnu Mussolini et lui accordait certains mérites. [...] Il faut dire aussi que Pierre Gravel était — et reste dans ma mémoire — l'un des plus grands orateurs que j'aie entendus. [...] Il n'en fallait pas plus pour que de jeunes esprits déjà tourmentés écoutent tout cela dans un véritable délire intérieur, et, de là à passer à l'action, il n'y avait qu'un pas.» Voir Jacques Normand, *De Québec à Tizi-Ouzou*, Montréal, Stanké, 1980, p. 52-53.

45. Encyclique *Libertas*, 20 juin 1888, voir *Lettre encyclique de N.T.S.P. Léon XIII sur la liberté humaine*, Montréal, L'École Sociale Populaire, n° 291, avril 1938, 31 p.

Mais il faut bien comprendre que ces prédispositions, ces structures mentales d'accueil des idées préfascistes ne sont que des potentialités et que, chez la plupart des catholiques, elles ne servent qu'à ancrer des positions centristes ou conservatrices modérées. Le succès limité du fascisme au Québec et son échec précipité se laissent mieux saisir si l'on admet que le fascisme est un radicalisme, une doctrine révolutionnaire, dont la logique profonde conduit à des transformations sociales décisives<sup>46</sup>. Les institutions politiques québécoises, en particulier le bipartisme, ainsi que l'état social de la province contrarient le développement des partis extrêmes<sup>47</sup>. L'histoire des idéologies complète l'explication. Une espèce de schizophrénie paralyse les droites extrêmes québécoises. Puisant leur inspiration à l'école de la contre-révolution française, elles se cantonnent le plus souvent dans la sphère de l'idéologie car le contexte nord-américain, la structure fédérale canadienne, la tradition britannique et l'acculturation canadienne-française qu'ils ont amenée sont réfractaires aux grandes restructurations que propose l'extrême droite. Il en résulte un double langage et un engagement nettement en retrait par rapport au discours: les principes sont intransigeants; les mesures d'application, modérées; l'action, timorée ou inefficace. Cette incapacité à penser le politique à la fois nationalement et à droite se vérifie dans les années 1930, même si l'inspiration s'élargit à l'Italie et à l'Allemagne. C'est que le libéralisme, sous sa forme politique et sous sa forme économique, est plus solidement enraciné dans les milieux canadiens-français et davantage intériorisé par les élites, même cléricales, qu'on n'a voulu le reconnaître. Il s'est maintenu au milieu des ravages de la

46. Voir l'excellente mise au point de Maurice Bardèche, *Qu'est-ce que le fascisme?*, Paris, Les Sept Couleurs, 1970, 195 p. Il faut aussi tenir compte de la diversité des fascismes.

47. Une idée doit franchir bien des étapes avant de s'imposer et de triompher: de la doctrine ou de la théorie, il faut passer aux programmes concrets, puis à la mobilisation et enfin à la pratique. L'interprétation d'une même doctrine peut orienter l'action dans des directions opposées, comme le montre la trajectoire de l'École sociale populaire, celle de la faculté des sciences sociales du Père Georges-Henri Lévesque et celle du fascisme d'Adrien Arcand, toutes trois ayant pourtant le même point de départ: la doctrine sociale de l'Église.

dépression et en dépit de la déroute des troupes libérales (toute provisoire, d'ailleurs, car les libéraux sont de retour au pouvoir en 1939). Depuis la conquête de la responsabilité ministérielle par La Fontaine, le parlementarisme britannique et le nationalisme sont étroitement liés et, en ce sens, la culture politique dominante est profondément libérale. Les distinctions établies par Laurier dans sa célèbre conférence de 1877 ont été retenues: le libéralisme doctrinal condamné par les papes, le libéralisme français laïcisateur et anticlérical n'est pas le libéralisme politique d'origine britannique, champion sans doute de la souveraineté du Parlement, mais aussi respectueux de l'institution cléricale<sup>48</sup>. Des décennies de pratique sont venues confirmer la justesse de l'analyse. M<sup>gr</sup> Taschereau a eu raison de M<sup>gr</sup> Laflèche. Le centre majoritaire (dominé tantôt par le parti conservateur, tantôt par le parti libéral) a neutralisé, sur le plan électoral, les ultramontains intransigeants et leurs épigones. Aussi, dans les années 1920 et 1930, sauf chez les fascistes et malgré les dénonciations des méfaits de l'esprit de parti, l'antiparlementarisme de doctrine ne mordra guère sur les intellectuels québécois. Mais ces facteurs défavorables à la montée de la droite radicale sont partiellement compensés par la persistance d'une vision du monde contre-révolutionnaire dans le clergé — et, par conséquent, dans le personnel des collèges et universités, — dans la presse non partisane et dans les mouvements de laïcs influencés par l'Église. Cette vision du monde animait une droite nationale catholique, qui occupait tout le terrain laissé par la gauche et le centre<sup>49</sup>. Ainsi confi-

48. Pour Arcand, les libéralismes sont solidaires, qu'ils soient politique, économique ou philosophique, parce que tous, à des degrés divers sans doute, participent de la liberté de conscience. Ils prolongent le péché de Lucifer, qui prétendit hausser l'erreur à la dignité de la Vérité. Récusant l'ordre voulu par Dieu, son orgueil n'obéissait qu'à sa liberté.

49. En somme, le gros des parlementaires, organisateurs et intellectuels des partis conservateur et libéral, et sans doute aussi de leurs électeurs, formait un centre que seule l'allégeance partisane divisait. Les familles de pensée à droite de ce centre constituaient les droites au sens retenu ici: au XIX<sup>e</sup> siècle, ultramontains intransigeants et traditionalistes de doctrine; au XX<sup>e</sup> siècle, animateurs de la Ligue d'Action française puis, à certaines époques, de la Ligue d'Action nationale, corporatistes sociaux, fascistes, partisans du maire Camilien Houde, aile droite de l'Union nationale, populistes du Crédit social, indépendantistes de droite



guré, cet espace socio-politique surdétermine l'histoire du fascisme canadien-français: ce dernier assumera les thèmes et les combats des catholiques ou devra renoncer à l'existence. Ainsi donc le contexte canadien-français rendait presque inéluctable l'apparition d'un mouvement fasciste au Québec, l'obligeait à se définir comme catholique et, en même temps, lui interdisait toute réussite durable<sup>50</sup>.

## - II -

Dans une étude du *Fasciste canadien*, René Durocher affirme que ce journal consacre à la religion 5,7 pour cent des quatre-vingt-huit pages de l'échantillon retenu<sup>51</sup>. Il précise que «le plus souvent, c'est-à-dire dans 82 pour cent des cas où il est question de religion, celle-ci sert à justifier l'antisémitisme

---

et généralement toute cette nébuleuse d'individus et de groupes à caractère religieux (ou para-religieux) et nationaliste (Ligues du Sacré-Cœur, Association catholique des voyageurs de commerce, Ordre de Jacques-Cartier, Sociétés Saint-Jean-Baptiste) qui souvent se réclamaient de Groulx et subissaient l'influence, sinon la direction, des jésuites de l'École sociale populaire. Le nationalisme, le combat anticommuniste et, dans une moindre mesure, l'antimaçonnisme et l'antisémitisme rapprochaient les divers éléments de cette droite nationale, populaire et catholique, qui attend toujours un traitement d'ensemble adéquat.

50. On peut aussi envisager le phénomène sous l'angle de la marche vers la modernité. Tout en admettant que cette dernière peut se prêter à une traduction d'extrême droite (fascisme et nazisme sont aussi des manifestations de modernité), il n'en reste pas moins que, dans le contexte québécois, elle ne pouvait guère être que d'essence nord-américaine. Ses composantes étaient en germe ou même en voie de réalisation dans l'entre-deux-guerres, bien avant la Révolution tranquille. Or beaucoup d'entre elles entraient en conflit avec le projet social d'Arcand, dont une étude attentive démontrerait l'ampleur des emprunts à la doctrine catholique — théologique et sociale, — ainsi qu'à la tradition d'intransigeance inaugurée par les ultramontains.

La modernité sous la forme que lui fait revêtir la Révolution tranquille se présente comme une révolution culturelle. Ses manifestations sont particulièrement visibles à l'université, qui cesse d'être le centre de diffusion de la doctrine sociale de l'Église pour devenir un lieu de recherche et de critique. Le thomisme théologique et philosophique bat en retraite devant les progrès des sciences sociales, le magistère sartrien, l'athéisme et l'impérialisme marxiste. De nouveaux conformismes chassent les anciens. Tout cela est absolument incompatible avec la pensée et les intentions d'Adrien Arcand.

51. René Durocher, «Le Fasciste canadien, 1935-1938», *Idéologies au Canada français, 1930-1939*, sous la direction de Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, Québec, Presses de l'Université Laval, 1978, p. 257-271, voir p. 258.

du *Fasciste canadien*<sup>52</sup>. Il relève que l'actualité religieuse est assez souvent commentée de façon tendancieuse. Aussi conclut-il que «si la religion n'est qu'un prétexte pour Arcand et ses disciples nazis, l'antisémitisme est l'essence même de leur doctrine<sup>53</sup>». C'est cette idée de la religion comme prétexte que je conteste ici. On ne saisira pas le phénomène Adrien Arcand si l'on refuse la clé qu'offrent les convictions religieuses du chef fasciste: Arcand a été élevé dans la religion catholique; il est toujours resté fidèle à la foi de son enfance. Son nationalisme, sa soif de justice sociale et l'esprit systématique qui était le sien le poussaient à s'inspirer de la nuance intégriste du catholicisme. Il prenait au pied de la lettre l'enseignement du droit public catholique sur les rapports de l'Église et de l'État, puisait abondamment dans la doctrine sociale de l'Église et trouvait même à légitimer son antisémitisme dans les journaux cléricaux et chez des auteurs de tout repos, comme M<sup>gr</sup> Louis-Adolphe Paquet<sup>54</sup>.

Bien entendu, des courants divers ont traversé les fascismes, et l'un de ceux-là est le néo-paganisme. On ne peut se prononcer sur le cas de chacun de ses partisans, mais pour Arcand lui-même — et quelle que soit l'utilisation politique qu'il en ait faite — la religion est affaire grave, qui engage tout l'être et toute la société. J'oserais dire que c'est en partie à cause de la religion qu'il est devenu fasciste. Et les efforts qu'il multiplie pour accorder sa foi et son antisémitisme sont d'un chrétien sincère, qui, en disciple fidèle des anciens ultramontains intransigeants, ne peut concevoir de politique qui se prétende affranchie de l'ordre religieux. Une religion confinée

52. *Ibid.*, p. 266.

53. *Ibid.*, p. 267.

54. Nationalisme et antisémitisme se sont souvent croisés dans l'histoire, mais on aurait tort de ne situer la rencontre qu'à droite. Il existe en effet une tradition antisémite de gauche. Il est vrai que c'est celle de droite surtout qui a retenu l'attention: P. Anctil, *le Rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres* (Institut québécois de recherche sur la culture [IQRC], 1988) et, du même, *le Devoir, les Juifs et l'immigration* (IQRC, 1988).

à la vie privée, maintenue dans le secret des consciences et célébrée uniquement sous les voûtes des temples est étrangère à son univers intellectuel. Il ne veut de religion qu'inspiratrice et agissante, dans tous les domaines, y compris publics, y compris l'État.

Le lecteur des brochures d'Arcand est frappé de leur insistance sur la religion et les valeurs spirituelles. Intrigué, j'ai demandé à Gérard Lanctôt, successeur d'Arcand qu'il a très bien connu, si l'impression que j'avais de l'importance de la religion dans la pensée de son maître était fondée. La réponse a été affirmative et sans équivoque<sup>55</sup>. Peut-être était-ce une préoccupation de l'âge mûr, présente surtout à l'époque de la demi-retraite à Lanoraie? Non pas, comme le prouvent la plupart des écrits d'Arcand, qui précise lui-même en 1931: «La majeure partie de mes lectures porte sur la mystique, l'hagiographie et l'histoire<sup>56</sup>.»

C'est dans *Mon livre d'heures*, une brochure publiée en 1936, qu'Adrien Arcand expose le plus clairement ses croyances et ses idées religieuses<sup>57</sup>. Les dix premières pages sont une prière d'adoration à la Trinité. Suivent six pages qui relèvent de l'apologétique (l'éternité, l'infinité et la Trinité). Viennent ensuite deux pages faisant transition, qui sont autant politiques que religieuses («La race de Jésus et de Marie»). Les pages 19 à 26 sont consacrées à des prières composées par Arcand en l'honneur de la Vierge (huit pages qui ne peuvent être que d'un catholique). Un autre chapitre d'apologétique, concernant l'âme, occupe presque six pages (pages 27 à 32).

55. Entrevue du 15 mai 1990, à l'Université de Montréal.

56. Cité dans Raphaël Ouimet, *Biographies canadiennes-françaises*, 10<sup>e</sup> année, Montréal, [s. éd.], 1931, p. 495.

57. Je me suis servi de la 4<sup>e</sup> édition, parue en 1981, et conforme à la première. C'est une brochure de 62 pages (21 x 13,5 cm), sans mention d'éditeur, mais affichant sur la couverture le symbole du parti de l'Unité nationale du Canada. Un feuillet non paginé porte, au recto, la table des matières et, au verso, une liste des journaux dirigés et des brochures signées par Arcand, liste qui se termine par l'invitation à «s'informer au Service de Librairie du P.U.N.C.».



Il sert à introduire vingt-cinq pages que l'on pourrait intituler: le nationalisme et l'antisémitisme considérés à la lumière des Écritures et de la Tradition («L'âme... sans race, la race du corps», pages 32-33; «Les Juifs dans l'ancienne alliance et la nouvelle alliance», pages 34 à 42; «Le racisme, exigence divine», pages 43 à 51; «Internationalisme... nationalisme», pages 52 à 57). Les cinq dernières pages reviennent à la pure religion et à l'apologétique («Le miracle», pages 58-59; «À l'image et à la ressemblance de Dieu», pages 60 à 62). Au total, prière et apologétique représentent 56 pour cent du contenu de la brochure, contre 44 pour cent pour la politique. Un livre d'heures étant un recueil de dévotion renfermant les heures canoniales, Arcand a eu somme toute raison d'appeler ainsi, dans une acception libre, son opusculé, où passe vraiment, malgré les confusions et les erreurs, le souffle même de la foi. Si cette foi s'est alliée au racisme, à l'antisémitisme, ce n'était ni inévitable, ni automatique. Elle tient très bien seule sans le racisme. Elle n'y trouve pas son accomplissement, mais plutôt une difficulté sérieuse, qu'il s'agit de surmonter. Quant à son racisme, il se suffit aussi à lui-même dans la mesure où il découle d'une lecture *politique* de l'histoire. Mais si, dans ce racisme, l'on considère l'antisémitisme, il devient évident qu'il repose aussi sur une vision religieuse du Monde et du Temps, et qu'il maintient vivant l'héritage de l'antijudaïsme, presque aussi vieux que le christianisme lui-même. La pensée d'Arcand se nourrit de la tradition catholique et d'une culture biblique fruit d'une longue pratique des Livres Saints. Sa mémoire historique plonge assez loin dans le passé pour embrasser l'expérience juive depuis sa plus haute antiquité. Mais pourquoi, au contraire de l'immense majorité de ses compatriotes, Arcand est-il passé de l'antijudaïsme à un antisémitisme de doctrine? Pour des motifs psychologiques et des raisons biographiques qui, dans l'ensemble, m'échappent encore, ce croyant instruit et cultivé s'est laissé séduire par une idée terriblement simple et polémiquement efficace, derrière

laquelle s'est peu à peu évanoui tout un pan de la complexité du réel. Sa vocation d'intellectuel a fait le reste: le besoin impérieux de systématiser le réel, qui lui vient peut-être de son goût pour les sciences physiques, et d'élaborer une doctrine s'est emparé de lui. Et je crois que, pour l'essentiel, cette recherche doctrinale a précédé son engagement politique. Cela ne revient pas à nier que la religion ait servi à légitimer ses idées politiques: il n'y a pas, chez lui, de solution de continuité entre la foi et la politique. Ce serait céder au libéralisme, qu'il abhorre. Cela fait-il d'Arcand un fanatique? Jean-François Revel a raison d'affirmer que «le fanatisme se définit non par le contenu des opinions que l'on professe, mais par la manière dont on prétend les imposer. Du moment que ce n'est pas la manière forte, ni l'intolérance, ni la persécution, ni la terreur, on ne manque pas à la démocratie<sup>58</sup>». Arcand n'avait cure de la démocratie et du libéralisme, systèmes qui reconnaissent des droits au mal comme au bien, à l'erreur comme à la vérité et qui, au nom des droits de l'homme, ne se gênent pas pour nier les droits de Dieu. Cela étant admis, la question se pose: Arcand a-t-il préconisé la persécution et la terreur? s'est-il livré à des actes qui en relèvent? La pratique d'Arcand et de son mouvement ne peuvent être analysée dans le cadre limité du présent travail. Il faudrait pouvoir dresser l'inventaire des moyens proposés pour atteindre les objectifs visés et établir le procès-verbal des actions effectivement menées. Cette enquête achevée, le chercheur pourrait se prononcer en toute connaissance de cause. L'histoire n'a rien à voir avec les procès expéditifs non plus qu'avec les traités de morale et les tracts de propagande même au service des plus nobles causes. Sa seule règle doit être l'absolue probité dans l'établissement du dossier et l'effort têtue pour traquer les convergences, les faisceaux de facteurs qui peuvent en fournir les explications les plus lumineuses. Elle ne doit s'interdire aucun sujet et n'oppo-

58. Jean-François Revel, *la Connaissance inutile*, Paris, Bernard Grasset, 1988, p. 239.

ser que mépris aux tabous et aux modes intellectuelles. Jamais elle ne doit quitter le terrain de la science, et ce n'est que par rapport à cette dernière qu'on devrait avoir le droit de lui demander des comptes<sup>59</sup>. En attendant une enquête approfondie, rappelons une vérité indéniable: l'État n'a jamais osé l'envoyer à son procès parce qu'il en serait sorti blanchi. Arcand n'a pas de sang sur les mains.

Arcand est-il catholique? La question est plus complexe qu'il n'y paraît. L'on est catholique par le dogme, le contenu intellectuel de la foi; par la culture (et en ce sens, l'on peut rester catholique tout en ayant perdu la foi); par la morale, si l'Évangile inspire sa vie (mais le catholique, comme tout homme, est pécheur<sup>60</sup>). C'est à l'examen des deux premiers sens que je me bornerai ici.

Une lecture attentive de la moitié proprement religieuse de *Mon livre d'heures*, c'est-à-dire consacrée à la prière et à l'apologétique, et sa comparaison avec le *Credo* et le *Catéchisme* m'ont convaincu que les croyances d'Arcand sont bien

59. Mais l'historien reste de sa patrie et de son temps: on ne peut lui imputer à crime l'amour de ce qui l'a fait ce qu'il est.

60. Beaucoup de notions religieuses sont oubliées ou confuses. Rappelons quelques réponses du *Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa*, approuvé le 20 avril 1888, par les Archevêques et Evêques de ces provinces et publié par leur ordre, Québec, Édition officielle, 1944 (je citerai désormais en abrégé: *Catéchisme*, suivi du numéro de la question). C'est dans ce catéchisme qu'Arcand et ses disciples ont reçu leur formation religieuse.

N° 45: «La conséquence du péché de nos premiers parents a été de nous rendre participants de leur péché et de leur punition.» N° 46: «Le péché de nos premiers parents a obscurci notre intelligence et affaibli notre volonté, en nous donnant une inclination au mal.» N° 48: «L'obscurcissement de notre intelligence et l'affaiblissement de notre volonté restent en nous, même après que le péché originel a été effacé par le Baptême.» N° 82: «Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous racheter de l'esclavage du péché, nous délivrer des peines de l'enfer et nous mériter la vie éternelle.» N° 94: «Jésus-Christ nous a rachetés en souffrant la mort pour nous, comme homme, et en donnant, comme Dieu, une valeur infinie à ses souffrances et à sa mort.» N° 100: «Jésus ressuscita glorieux et immortel le dimanche de Pâques, le troisième jour après sa mort.» N° 165: «Le Baptême est un sacrement qui efface le péché originel, nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Église, et héritiers du Ciel.» N° 167: «Le Baptême est nécessaire au salut.» — Voilà l'essentiel du mystère de la Rédemption, fondement de la religion catholique (du moins à cette époque). Qui croit cela était (est?) catholique. On constate à quel point ces formulations sont limpides et assurées; à quel point aussi, elles peuvent blesser la sensibilité d'aujourd'hui, très sélective, faut-il préciser. Il n'y a qu'à penser au débat sur l'avortement.



d'un catholique<sup>61</sup>. Il n'y a pas un seul article du *Catéchisme* auquel il n'adhère pas; il croit aux anges gardiens, à la transsubstantiation, aux miracles et à l'enfer<sup>62</sup>. Ils ne sont pas si rares aujourd'hui les croyants, même au sein du clergé, dont on ne peut en dire autant. Arcand ne se contente pas de professer toute la doctrine du *Credo* et du *Catéchisme*, il sait s'élever à l'acte religieux par excellence, le plus pur, le plus éloigné de toute superstition: l'adoration. En témoignent les magnifiques prières qu'il adresse successivement aux trois personnes de la Sainte Trinité, au début de son *Livre d'heures*. Il y rend à Dieu l'hommage suprême<sup>63</sup> et toute action de grâces, et s'abandonne à sa volonté. Sa foi est adulte et raisonnée, sans

61. Outre le catéchisme, j'ai utilisé la *Foi de nos pères ou Exposition complète de la doctrine chrétienne*, nouv. éd., par D. D. James Gibbons, cardinal-archevêque de Baltimore, traduit sur la 28<sup>e</sup> éd. par Adolphe Saurel, Montréal, Imprimé à l'École des sourds-muets, 1908, 432 p.; le *Culte catholique ou Exposition de la foi de l'Église romaine sur le culte dû aux saints et à leurs reliques, à la bienheureuse Vierge Marie, aux images, etc., en réponse aux objections du protestantisme, Suivie d'une dissertation historique et critique sur le célibat du clergé*, par Louis-Nazaire Bégin, Québec, Typographie d'Augustin Côté, 1875, xiv-181 p.; la *Foi et la raison en elles-mêmes et dans leurs rapports*, par Louis-Adolphe Paquet, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers, 1890, xv-181 p.; *Ce que croient les catholiques. Brève explication de la foi chrétienne pour les catholiques d'aujourd'hui*, par Claude Auger et al., Ottawa, Novalis, 1987, 63 p.; *Retour à l'Église véritable*, par l'abbé Gabriel Martin, [s.l., s. éd. (chez l'auteur)], 1988, 105 p.; *Petit dictionnaire de théologie catholique*, par Karl Rahner et Herbert Vorgrimler, traduit de l'allemand par Paul Démann et Maurice Vidal, Paris, Seuil, 1970, 507 p. Pour plus de sûreté, on peut préférer à ce dernier ouvrage, le *Dictionnaire théologique* du père Louis Bouyer (Desclee, 1990), dont Georges Daix écrit dans l'*Homme nouveau* (n° 1006, 16 déc. 1990, p. 14): «Il s'agit, à dire vrai, d'une réédition car ce dictionnaire était paru en 1963 à peu près en même temps, d'ailleurs, qu'un ouvrage analogue dû au père Karl Rahner. Ce qui fit dire à l'époque à l'auteur d'un compte rendu: si vous voulez connaître les idées du père Rahner, lisez son dictionnaire, mais si vous voulez connaître la pensée de l'Église, rapportez-vous à celui du père Bouyer!»

62. *Catéchisme*, art. 36, 37, 257-266, 488, 494. Arcand a composé une sorte de méditation sur les anges intitulée «Mon ange m'a dit»: «J'ai parlé souvent à mon meilleur ami de toujours, celui que mon Créateur a adjoint à mon destin dès ma création: mon ange gardien [...]» (texte communiqué par M. Gérard Lanctôt).

63. Louis-Nazaire Bégin, le *Culte catholique*, p. 2-3: «Que nous devons à Dieu l'honneur suprême de l'adoration, cela est incontestable et admis de tout le monde. En effet, il y a en Dieu une majesté infinie, une perfection essentielle et intrinsèque dont aucun être créé ne saurait mesurer la grandeur. Il y a en outre entre Dieu et la créature des relations intimes [...] l'homme [...] doit, en sa qualité d'être raisonnable, reconnaître l'infinie perfection de Dieu et sa dépendance complète vis-à-vis de lui; de là aussi découle pour l'homme une obligation morale d'adorer Dieu, de le remercier de ses bienfaits et de lui demander ses faveurs. Le culte de *latrerie* consiste précisément dans ces actes de l'intelligence et de la volonté [...]»

mièvrerie, axée d'abord et avant tout sur la Trinité<sup>64</sup>. Il a une prédilection pour le Saint-Esprit: «Je vous adore [...] parce qu'en vous se centralise l'amour divin du Père et du Fils, Vous êtes le foyer même de l'amour suprême; Vous êtes le foyer de la vie spirituelle, le foyer de la lumière<sup>65</sup>, le foyer de la Clarté; Vous qui savez tout, qui pénétrez tout, Vous savez combien je Vous aime, combien Vous êtes ma dévotion particulière, quelles préférences j'ai pour Vous [...] Vous, la Lumière aveuglante, le foyer de l'Amour dévorant, enflammez-moi du plus ardent amour pour Jésus, de la plus vivante reconnaissance pour le Père [...] Donnez-moi la vie intense de l'âme, raffermissez ma foi, intensifiez ma charité, soutenez mon espérance; Vous qui êtes le Divin Économe, donnez-moi la vision, l'intuition, la compréhension, l'intelligence, la perception [...] Donnez-moi l'intuition de vos saints Mystères [...] Donnez-moi la Lumière, pour bien guider ceux que la vie conduira vers moi [...] Vous savez combien je vous appartiens, prenez-moi, utilisez-moi, employez-moi; si j'ai quelque utilité, elle est à Vous, à vos fins, à votre gloire<sup>66</sup>.» Cette insistance sur la Trinité pourrait être interprétée comme un artifice polémique puisqu'elle contredit fondamentalement le judaïsme. Mais

64. Ce trait est frappant, et il me semble qu'une telle insistance sur Dieu, sur la Trinité, c'est-à-dire sur l'essentiel, rend témoignage à la qualité de la foi d'Arcand, surtout à une époque où le catholicisme était encombré d'une foule de dévotions, dont certaines n'échappaient pas au ridicule. Voir Jean Roy, «L'invention du pèlerinage de la Tour des Martyrs de Saint-Célestin (1898-1930)», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, v. 43, n° 4, print. 1990, p. 487-607.

65. Cette image revient souvent dans les écrits d'Arcand, et la réalité qu'elle figure est invoquée à l'appui de son antisémitisme. Certains pourraient voir dans les passages où s'exprime la préférence d'Arcand pour la «Flamme divine» (*Mon livre d'heures*, p. 9) des références cryptopaiennes. Il est indéniable qu'en dehors du monde judéo-chrétien le culte solaire a occupé une place de choix dans les religions, le mithracisme n'étant qu'une de ses formes les plus connues (Geoffrey Parrinder, éd., *World Religions From Ancient History to the Present*, New York, Facts on File Publications, 1971, p. 175). On sait aussi la place du soleil dans le mythe. Il serait tentant de retenir l'hypothèse solaire étant donné les résurgences néo-païennes qui ont accompagné certains courants fascistes ou nazis. Mais on ne peut la retenir dans le cas d'Arcand, rien dans *Mon livre d'heures* n'autorisant pareille interprétation. En outre, la foi au Saint-Esprit est d'obligation pour tout catholique, et l'étonnant serait qu'elle ne se rencontrât pas chez Arcand (*Catéchisme*, art. 106-114).

66. *Mon livre d'heures*, p. 7-10.

comment n'y discerner qu'une arrière-pensée chez ce croyant alors que toute l'Église dont il est membre professe la même foi depuis l'Antiquité.

La foi d'Arcand ignorait le respect humain. Avec son tempérament entier et absolu, il pouvait difficilement échapper à l'intransigeantisme (selon les modernes) ou se soustraire à ses devoirs (selon les anciens). Après tout, il avait lui aussi appris par cœur l'article 370 du catéchisme: «Oui, c'est une faute grave que de ne pas professer ouvertement sa foi à la vraie Église lorsqu'on l'a intérieurement, parce que Notre-Seigneur a dit: *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père, qui est dans les cieux.*» Mais lui a cru que la pratique devait suivre le précepte. Il faudrait garder ce fait en mémoire quand l'on est tenté de ne voir dans les prises de position religieuses d'Arcand qu'un opportunisme politicien. Le souci de la propagande n'était pas le seul à l'habiter.

Enfin, du contenu théologique de *Mon livre d'heures*, on doit conclure que les connaissances religieuses d'Arcand dépassent le niveau de l'immense majorité des catholiques de son temps, même instruits, et qu'elles découlent non seulement de l'enseignement doctrinal de l'Église, mais aussi d'une familiarité évidente avec la Bible. C'est peut-être cette méditation trop personnelle de la Bible qui a amené Arcand à des interprétations aventurées. De sorte que s'il acceptait tous les articles du *Credo* et du *Catéchisme*, ce catholique défendait quelques idées, sans doute relativement secondaires dans la hiérarchie des croyances, que l'Église n'approuvait pas (par exemple, concernant «la race de Jésus et de Marie»). Ou encore, il défendait des comportements que la morale de l'Église n'approuvait plus tout à fait (ainsi de l'attitude à observer face aux Juifs). L'antisémitisme et le désir de le concilier avec la foi catholique à laquelle il était si attachée l'inspiraient sans doute dans ces moments-là. Mais même alors sa sincérité ne peut être suspectée.



Sur l'origine ethnique de Jésus et de Marie, Arcand écrit: «C'est venir en conflit avec le dogme catholique que d'affirmer, avec les Juifs, que Jésus et Marie étaient des Juifs<sup>67</sup>.» Pour le prouver, Arcand n'a qu'à établir que Marie n'est pas juive, ce qui va à l'encontre de la tradition de l'Église. Arcand se fourvoie pour avoir poussé trop loin, de façon cartésienne, les conséquences du mystère de l'incarnation. Son point de départ se trouve bien dans les Écritures, dans Jean 19, 25-27: Jésus désigne Marie comme *la Femme*, la nouvelle Eve, mère des rachetés. Arcand en conclut que «l'Eve nouvelle n'est pas plus d'une race particulière que l'Eve première<sup>68</sup>». Et «toutes les nationalités se retrouvent en elle<sup>69</sup>». Il s'en explique ainsi: Marie «a tiré son sang chez les Juifs mais dès sa conception, par la faveur divine, ce sang fut exempté et purifié de toute particularité de race, de nationalité; elle fut conçue perfection humaine, au-dessus de toutes les races, au-dessus de l'humanité<sup>70</sup>». À la décharge d'Arcand, reconnaissons, avec le *Petit dictionnaire de théologie catholique* qu'à part quelques rares notations du Nouveau Testament nous ne savons rien d'histoire sur la Vierge. La mariologie comme la joséphologie, en dehors de la théologie proprement dite, repose sur la Tradition, quelques légendes et des déductions pieuses<sup>71</sup>. De même, il

67. *Mon livre d'heures*, p. 17, voir aussi p. 21, 34 et 50.

68. *Ibid.*, p. 18.

69. *Ibid.*, p. 17.

70. *Ibid.*, p. 17-18. Il revient sur le sujet dans une prière à Marie: «Ne portant pas ce misérable fardeau qui nous afflige tous, vos pauvres enfants, vous n'avez en vous aucun atavisme de sang ou de race, aucune particularité de famille ou de nation. Vous ne fûtes d'aucune race, pas plus de la juive que d'aucune autre, parce que votre sang n'était pas du sang juif, mais du sang de toute perfection, du sang de la quintessence humaine comme l'était celui de la première Eve, qui n'était d'aucune race ou nation, mais dont sont sorti[es] toutes les races et nations» (p. 21).

71. On aura une bonne idée des croyances traditionnelles dans l'Église catholique à l'égard de Marie en consultant le chapitre II du traité de Louis-Nazaire Bégin, *le Culte catholique*, p. 41-89. Tout ce que dit Arcand sur Marie, sauf les subtilités sur la «race» de Marie, est conforme à l'ouvrage de Bégin. Sur l'origine juive de Marie, cet auteur ne laisse guère de place à l'interprétation: «Les Écritures nous rappellent bien souvent que le Christ, selon sa nature humaine, descend d'Abraham, qu'il a des Juifs pour ancêtres, qu'il est l'héritier de David» (p. 76). Quant à l'opinion des Juifs sur la non virginité de Marie, elle est rejetée en

faut admettre qu'Arcand professe au sujet de la Vierge tout l'enseignement du *Credo* et du *Catéchisme* et que ce qu'il en dit d'hétérodoxe n'attente pas à l'histoire du salut, fondement de la mariologie<sup>72</sup>. Enfin, il n'exclut aucun peuple de la rédemption: «L'Ancienne Alliance était faite pour le sang juif; la Nouvelle l'est pour toute l'humanité<sup>73</sup>.»

Catholique par la foi, Arcand l'est aussi par la culture. Son antisémitisme trouve précisément dans cette culture catholique un milieu propice à son enracinement et à sa croissance. Il n'y a pas, dans le lien entre christianisme et antisémitisme, de nécessité théologique, mais il y a une fatalité historique, compte tenu de la nature humaine. Ainsi que l'avouent pudiquement Rahner et Vorgrimler, bien après la fin de la Seconde Guerre mondiale, «une théologie chrétienne et catholique qui aurait éliminé radicalement de sa vision de l'histoire du salut toute attitude hostile aux juifs n'est encore qu'à ses débuts<sup>74</sup>». Et d'expliquer: «L'Église primitive s'est détachée de ce peuple et s'est trouvée séparée de lui à cause de sa profession de foi en Jésus comme Fils de Dieu [...] Cette séparation correspondait à un impératif de l'histoire du salut; c'est quelque chose qui n'aurait pas dû être mais qui est devenu «nécessaire» comme seul moyen historique concret de faire éclater le peuple élu et l'ouvrir à l'humanité tout entière. Mais cette séparation n'aurait jamais dû servir de prétexte pour les chrétiens d'attaquer les juifs et de leur infliger, aux «*déicides*», des injustices indescriptibles (avec des motivations pseudo-théologiques et pseudo-religieuses), *en tant que chrétiens*.» Il y a lieu toutefois d'affirmer le caractère fondamental de la séparation, qui ne

termes non équivoques dans l'ouvrage de Bégin à la p. 60 et encore aux p. 67-68. Citons ce dernier passage: «Lorsque Bonose et Helvidius s'unirent à Jovinien pour nier la perpétuelle virginité de Marie, il y eut contre eux une réclamation des plus accentuées dans toute l'Église. On les accusa d'impiété, de sacrilège [*sic*], de blasphème et d'hérésie; on n'hésita pas à déclarer qu'ils renouvelaient la perfidie des Juifs et on leur imposa silence.»

72. Car, on l'a vu, il admet que Marie «a tiré son sang chez les Juifs».

73. *Mon livre d'heures*, p. 34.

74. Karl Rahner et Herbert Vorgrimler, *Petit dictionnaire de théologie catholique*, p. 243.

souffre aucune transaction: «La séparation due au fait que les chrétiens reconnaissent en Jésus, appartenant au peuple juif, leur Seigneur, tandis que les juifs estiment ne pas pouvoir croire en lui, n'est pas une simple "divergence d'opinion" théorique.» Or — et il est bon d'y insister, — Arcand a reçu sa première initiation à la culture catholique avant la Première Guerre mondiale, à une époque où, au Québec, les idées religieuses étaient simples, sommaires, mais fortes; elle s'est poursuivie dans la fidélité et la continuité, sans renouvellement sensible. Il est mort un an et huit mois après la clôture du second concile du Vatican, alors que l'Église était en proie à la confusion et à la perplexité<sup>75</sup>, mais sans que lui se laisse entraîner dans ce maelstrom<sup>76</sup>. Veut-on un indice de la force de l'antijudaïsme dans l'Église au moment du second concile du Vatican? Jean XXIII et Paul VI sont décidés à déraciner l'antisémitisme dans l'Église, et il est vrai que le concile a adopté la formule suivante: «Les Juifs ne doivent pas être représentés comme réprouvés de Dieu ni comme maudits<sup>77</sup>.» Ils ne sont pas responsables de la mort du Christ. Mais pour en arriver là, il a fallu écarter 250 amendements présentés par des Pères du concile, qui voulaient maintenir cette responsabilité. Paul Christophe résume: «La quatrième session, la dernière et la plus longue du concile, est aussi la plus féconde. Elle voit l'adoption de onze textes. Trois d'entre eux ont provoqué les débats les plus vifs: les rapports avec les non-chrétiens et les Juifs, la liberté religieuse, l'Église dans le monde de ce temps.

75. Richard Joly, *les Carnets d'un croyant perplexe*, Montréal, Beauchemin, 1970, 118 p.

76. Un aspect du II<sup>e</sup> concile du Vatican, le rapprochement des confessions chrétiennes, a toutefois séduit Arcand: «À l'occasion du Concile du Vatican, on nous recommanda l'unité entre chrétiens... Il faut éviter les discriminations entre cousins dans la Haute Culture Chrétienne. Au lieu de nous diviser, unissons-nous, pour défendre la Chrétienté contre les ennemis du Christ» (Adrien Arcand, *Qu'est-ce qu'un Canadien-Français?*, Montréal, Service de librairie du Parti de l'Unité nationale, 1963, p. 4). On trouve là un écho du pancanadianisme d'Arcand, dont le nationalisme n'est pas sans rapport avec celui d'Henri Bourassa, et de son désir de faire l'unité des groupes fascistes partout au Canada.

77. Cité par Paul Christophe, *l'Église dans l'histoire des hommes*, p. 569.



Contre eux l'opposition a été la plus forte: entre 249 et 251 voix lors du scrutin définitif, entre 70 et 88 voix lors du vote solennel qui précède la promulgation<sup>78</sup>. Il convenait de rappeler ces faits avant d'aborder le sujet de l'antisémitisme d'Arcand dans ses rapports avec la religion, tels que ces derniers s'expriment dans *Mon livre d'heures*.

Pour Arcand, Dieu est le législateur suprême; il est la loi vivante. Il n'y a d'ordre que par lui. Il a fait l'homme composé d'un corps et d'une âme. L'existence de l'âme et la vie de l'au-delà peuvent seuls donner un sens à la vie. De même que «le christianisme est le seul dépositaire de la Vérité, parce que seul il enseigne la Trinité des Personnes dans l'unité de Dieu<sup>79</sup>», de même «la doctrine chrétienne de l'existence de l'âme et de l'au-delà, surtout la doctrine catholique, est la seule explication du mystère de la vie qui réponde à l'intelligence et satisfasse pleinement la raison<sup>80</sup>». Le corps mortel est au service de l'âme immortelle. «Les caractéristiques du corps sont donc absolument secondaires, considérées en regard de l'âme<sup>81</sup>». L'âme n'a pas de race. «Vues en regard de la vie future, spirituelle, on doit donc admettre que langue, nationalité et race sont des choses secondaires<sup>82</sup>». Mais la vie sur terre est soumise aux lois naturelles. Arcand fait ici une distinction

78. *Ibid.*, p. 571. Jean Ousset, du mouvement de la Cité catholique, établit la distinction suivante, à peu près à la même époque: «L'antisémitisme est condamné dans la mesure où il professe, propage le mépris, la persécution du Juif en tant que Juif, autant dire ce que le Juif ne peut pas ne pas être.» Qu'entend-il par là? «Être Juif est un fait de naissance, et ne dépend pas de la volonté de celui qui l'est. Qu'il le veuille ou non, le Juif est et restera Juif, même s'il se convertit au catholicisme. Il ne dépend pas du Juif de ne pas être Juif.» Et voici où il veut en venir: «Mais que l'antisémitisme soit condamné ne signifie pas qu'il soit interdit de se défendre contre l'envahissement de l'esprit juif et, à plus forte raison, contre les agissements de la Judéo-Maçonnerie. Toutes choses fort différentes, même s'il apparaît que, par la folie criminelle de certains, de telles distinctions ont été ignorées ou méprisées» (Jean Ousset, *Patrie, nation, État*, Paris, Montalba, 1965, p. 113-114).

79. *Mon livre d'heures*, p. 16. Arcand croit que la structure du réel est ternaire: «Toutes les lois connues de l'homme portent la signature trinitaire» (p. 14). Dieu ne peut être que Trinité. — On n'ignore pas qu'un philosophe québécois, vigoureux et original, André Dagenais, a fait du triadisme la base de son système.

80. *Ibid.*, p. 29.

81. *Ibid.*, p. 32.

82. *Ibid.*, p. 33.

fondamentale: «Langue et nationalité sont des œuvres humaines et non des lois naturelles. La race, la constitution du sang, avec ses aptitudes propres à son essence, est un produit de la loi naturelle. Si l'homme se donne sa langue et sa nationalité, il ne se donne pas lui-même son sang et sa race.» Il s'ensuit que le racisme est «un aspect de la Loi naturelle qu'il faut respecter, qu'il faut admettre et comprendre [...] Nier le racisme, c'est nier une Loi naturelle.» Arcand ne définit pas le racisme ici, mais le sens qu'il lui donne peut être inféré du contexte: c'est la doctrine qui reconnaît la division naturelle de l'humanité en groupements biologiques appelés races, et qui en enseigne le respect. Car «vouloir se libérer du racisme, c'est susciter le libéralisme contre une loi naturelle plus forte que les hommes et au-dessus des hommes. Et, dans le domaine raciste comme dans tous les autres, le libéralisme ne peut qu'apporter déchéance, dégénérescence, désordre et chaos<sup>83</sup>.» Si le racisme d'Arcand est biologique, il n'est pas à proprement parler néo-païen car il ne divinise pas la race, ne conteste pas le dualisme esprit-matière, subordonne le naturel au surnaturel et renvoie tout au Créateur, Dieu personnel unique et trine. L'Église n'a pas autorité pour définir la part de l'hérédité dans la constitution physique et la psychologie des individus et des collectivités. C'est une question libre, qui, bien qu'elle puisse être, dans ses interprétations, justiciable de la morale, ne ressortit pas en soi au dogme. L'histoire du mot *racisme* et de son emploi au Canada français mériterait une étude en soi. Même chez Arcand, la signification n'en est pas constante. Chez certains de ses contemporains et dans les milieux les plus inattendus, le mot est usité, au sens de nationalisme ethnique. M<sup>re</sup> Camille Roy, recteur de l'Université Laval et professeur de lettres, généralement assez critique à l'égard de Lionel Groulx, disait dans une allocution aux étudiants le 7 février

83. *Ibid.*, p. 33. Pour Arcand, libéralisme, franc-maçonnerie et peuple juif sont du côté de Lucifer contre la Lumière. Le libéralisme, les droits de l'homme et l'humanitarisme, c'est tout un. Or l'humanitarisme est «inspiré par la synagogue et répandu par son instrument: la franc-maçonnerie» (p. 40).

1938: «Nous parlons souvent, pour construire notre société canadienne, de nationalisme intégral. Nous voulons d'abord survivre comme race, et le racisme, comme l'on dit, est à la base de nos ambitions nationales. Je veux bien qu'il y reste. C'est même beaucoup pour cela que nous avons fait, en juin 1937, le Congrès de la race française en Amérique<sup>84</sup>. Mais le racisme ne peut être considéré uniquement comme une force physiologique ou matérielle de la vie nationale. Il n'y a pas que du sang dans l'homme. Et il n'y a pas non plus chez lui que des besoins d'ordre économique. Il y a l'âme spirituelle. Aux forces physiques, aux ambitions économiques d'une race, il faut joindre la force spirituelle. Mais la force spirituelle d'un peuple se compose d'une mystique et d'une culture: une mystique, je veux dire une vérité religieuse; une culture, je veux dire une haute formation de l'esprit. Concevez sans ces deux forces conjuguées le racisme, comme on le fait quelquefois, et vous fondez sur une base mal équilibrée vos desseins de révolution et de progrès<sup>85</sup>.» Y a-t-il là une seule ligne que n'aurait pu contresigner Arcand?

Contrairement à M<sup>gr</sup> Roy, Arcand identifie l'une des menaces qui pèsent sur cette mystique et cette culture: la race juive, qu'il convient par conséquent de maintenir à sa place<sup>86</sup>. La religion nationale, raciste des Juifs a été remplacée par la religion universelle du Christ; elle n'est plus une religion révélée; elle a rempli son office: l'Ancienne Alliance a été résiliée en faveur de la Nouvelle. Il oppose le judaïsme au mosaïsme, voulu de Dieu en son temps. Le judaïsme, lui, refusant de reconnaître la volonté divine qui régit souveraine-

---

84. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal réunit à Montréal, le 25 juin 1937, les représentants des sociétés nationales canadiennes-françaises du Canada et des États-Unis. Le surlendemain, 27 juin, s'ouvrait à Québec le deuxième Congrès de la langue française au Canada, organisé par la Société du parler français.

85. «Généralités solidaires et catholiques» (7 fév. 1938), dans Camille Roy, *Pour former des Hommes nouveaux. Discours aux jeunes gens*, Montréal, Bernard Valiquette, 1941, p. 173-174.

86. *Mon livre d'heures*, p. 35.



ment l'histoire du salut, n'est plus qu'une fabrication humaine: n'étant pas de Dieu, il est du diable. «La juiverie, poursuit-il, se nourrit d'une Alliance morte et défunte, entrée depuis longtemps en décomposition, d'une Alliance dont la morale était particulière à un peuple et dans l'intention unique de préserver la survie de ce peuple jusqu'à la venue du Rédempteur. C'est pour cela que la juiverie judaïsante, matérialiste, est le ferment de mort et de décomposition le plus dangereux au sein des peuples chrétiens<sup>87</sup>.» Le devoir s'impose d'isoler les Juifs pour les empêcher de nuire, comme dans la chrétienté médiévale: «Au moyen-âge, lorsque le libéralisme était inconnu dans la société chrétienne, lorsque l'«humanité» n'avait pas encore supplanté la charité révélée, lorsque nos pères avaient une foi robuste plutôt qu'une religiosité d'habitude, on isolait le Juif, lépreux moral, dans son ghetto<sup>88</sup>.» Arcand pointe alors un doigt accusateur vers les chefs religieux et politiques, ces «porteurs de lumières» de la société chrétienne qui manquent à leur devoir<sup>89</sup>. «Et ce qui, devant les lumineux docteurs du moyen-âge, était un devoir impérieux pour la société chrétienne, est devenu presque «un crime contre la tolérance et la liberté». Est-il étonnant que le troupeau soit descendu si bas, lui aussi, et ait perdu le sens de la responsabilité des ancêtres<sup>90</sup>?»

Arcand, comme Tardivel en son temps, donne des leçons aux évêques. Le rapprochement n'est pas fortuit. Arcand continue la tradition de l'extrême droite québécoise. Ses ennemis sont ceux des ultramontains, de *la Vérité*, de *l'Action catholique*, de Lionel Groulx: la triple coalition du libéralisme, de la

87. *Ibid.*, p. 39.

88. *Ibid.*, p. 41.

89. *Ibid.*, p. 40.

90. *Ibid.*, p. 42. Non sans malice, il évoque la figure des grands souverains catholiques qui ont traité sans ménagement les communautés juives de leur royaume. On sait que, encore de nos jours, la possibilité lointaine de la canonisation d'Isabelle d'Espagne soulève l'indignation de la société B'nai Brith du Canada ([S.a.], «Les juifs canadiens mettent Rome en garde contre la canonisation d'Isabelle d'Espagne», *la Presse*, 26 nov. 1990, p. A10).

franc-maçonnerie et de la juiverie. Il maintient sans mollir les consignes longtemps données par l'Église elle-même. Il rappelle à cet égard l'opinion de Thomas d'Aquin. Louis-Adolphe Paquet, en 1890, cite un passage de la *Somme théologique* concernant les infidèles, gentils et juifs: «Les fidèles doivent, s'ils sont capables de le faire, employer la force contre eux, pour les empêcher de mettre obstacle au progrès de la foi par les blasphèmes, les discours pervers ou par la persécution ouverte<sup>91</sup>.» Le *Manuel social chrétien* du chanoine Dehon, publié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et très répandu au Canada français, ne s'embarrasse pas de subtilités: «L'Europe chrétienne est punie pour s'être soustraite à la direction de la papauté. L'Église n'a jamais varié sur la question juive. Elle a toujours voulu que les juifs fussent respectés dans leurs personnes et que leur culte fût toléré; mais toujours aussi elle a voulu qu'ils fussent tenus dans la soumission et l'isolement, pour les empêcher de nuire aux chrétiens. Tant que l'Église a été écoutée, ils sont demeurés impuissants. Tous les peuples qui ont méconnu ses sages prescriptions n'ont pas tardé à s'en ressentir<sup>92</sup>.» Après un bref historique des mesures prises par l'Église contre les juifs, le *Manuel* en vient au programme d'action. Les deux premières phrases auraient pu être écrites par Arcand lui-même: «Les principes du droit canon sont de tous les temps. Leur application sera nécessaire tant que les juifs seront juifs<sup>93</sup>.» Et de poursuivre: «Il faut y revenir au moins quant à l'esprit qui les inspirait. Il faut, par des lois nouvelles, arrêter le flot qui monte. Les juifs cherchent toujours à se rendre maîtres des mêmes forteresses pour dominer la société: la banque, le commerce, la magistrature, le barreau,

91. Louis-Adolphe Paquet, *la Foi et la raison en elles-mêmes et dans leurs rapports*, p. 106-107.

92. *Manuel social chrétien*, rédigé par la Commission d'études sociales du diocèse de Soissons sous la présidence de M. le chanoine Dehon et publié avec l'approbation de Sa Grandeur Monseigneur l'évêque de Soissons, 5e éd. remaniée et considérablement augmentée, Paris, Maison de la Bonne Presse, [1895?], p. 85. L'exemplaire en ma possession a appartenu au scolasticat Notre-Dame des Oblats de Marie-Immaculée, à Richelieu, comté de Rouville.

93. *Ibid.*, p. 86.

la médecine. Ils y ont ajouté une force nouvelle, la presse, et un instrument complaisant, la Franc-Maçonnerie.» À quelles mesures pense la Commission d'études sociales du diocèse de Soissons? Contingenter les étudiants juifs dans les universités pour leur barrer l'accès aux fonctions sociales, leur interdire les carrières d'officiers dans l'armée et exclure les juifs cosmopolites des emplois publics. Mais il faut faire mieux. Le tout se termine par une prière: «D'autres mesures s'imposeront, si nous ne voulons pas devenir leurs esclaves. Que Dieu nous éclaire et nous aide<sup>94</sup>!» Le thème de la collusion judéo-maçonnique a été abondamment développé par l'abbé J.-Antoine Huot, entre autres, dans *le Fléau maçonnique*, essai publié en 1906 avec l'imprimatur de Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec. «Ne nous en laissons pas imposer, écrit l'abbé, par les airs obséquieux des juifs de Québec et de Montréal. Ils feront les agneaux au Canada tant qu'ils n'y auront pas gagné assez de force pour paraître ce qu'ils ont toujours été et ce qu'ils sont au milieu du troupeau chrétien, des loups ravisseurs [...] Laissez-leur le temps de monter en automobile. Ils seront alors conseillers municipaux, membres du Conseil de l'Instruction publique, députés [...] [Le juif] n'attend qu'une bonne occasion pour acheter votre propriété. Quand il aura votre maison, il essaiera de prendre l'âme de vos enfants en votant l'école neutre. Votre argent aura fait du Juif, père de famille canadien-français, le démolisseur de votre foi<sup>95</sup>.» *L'Action catholique*, organe officieux de l'archevêché de Québec, paraît à ce point antisémite au jugement de l'historien Richard Jones qu'il est tenté de conclure qu'on y trouvait, dans les années 1930, «une approbation pernicieuse de l'antisémitisme hitlérien<sup>96</sup>». Quant au *Catéchisme national*, qui reprend sans

94. *Ibid.*, p. 87.

95. J.-Ant[oine] Huot, *le Fléau maçonnique*, Québec, Typ. Dussault et Proulx, 1906, p. 130-131.

96. Richard Jones, *l'Idéologie de l'Action catholique (1917-1939)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, ch. III, «La juiverie», voir p. 92.



complexe les *Protocoles des Sages de Sion*, il dénonce trois ennemis: le néo-messianisme juif, la franc-maçonnerie et la judéo-maçonnerie. «Quels sont les plus grands ennemis du Christ?» demande le *Catéchisme national*, qui, rappelons-le, a reçu l'*imprimatur* du cardinal Villeneuve. «Lucifer et les Juifs. Il faut les associer pour progresser sûrement dans l'étude de la question sociale<sup>97</sup>.» Adrien Arcand n'avait donc pas besoin de l'influence nazie ou fasciste pour être antisémite: sa culture religieuse aurait suffi à le lui suggérer<sup>98</sup>.

Je pense avoir établi qu'Adrien Arcand était de tempérament religieux, qu'il était catholique par la foi et la culture, et que son catholicisme était de la trempe de celui des ultramontains intransigeants du siècle dernier. Deux témoignages, l'un d'un laïc, l'autre d'un prêtre, viendront clore la démonstration.

Le journaliste Joseph Bourdon a bien connu Arcand, pour avoir travaillé sous sa direction de 1930 à 1940 à *l'Illustration*, puis à *l'Illustration Nouvelle*, journal conservateur rebaptisé *Montréal-Matin* en 1941, avant de devenir, en 1947, l'organe

97. *La Réponse de la race. Le catéchisme national*, p. 507. La matière de cette page est la même que celle des pages 35-38 de *Mon livre d'heures*.

98. Encore en 1959, Jean Ousset, dans un ouvrage muni du *nihil obstat* d'un censeur du diocèse d'Angers et de l'*imprimatur* d'un vicaire général de Paris, rappelle, à propos des «obstacles [qui] s'opposent aujourd'hui à un retour à l'ordre social chrétien [...] l'existence évidente de l'effort juif et l'opposition essentielle de son esprit avec l'esprit chrétien. Que cet effort existe, qu'il ait été révolutionnaire, ce n'est pas calomnier Israël que de le dire, puisque c'est, au contraire, le chant de gloire des personnalités les plus représentatives du peuple juif et de son esprit» (*Pour qu'il règne*, Paris, La Cité catholique, 1959, p. 250, n. 156). Le mouvement de la Cité catholique, qui avait une succursale à Québec, publiait la revue *Verbe*.

M<sup>gr</sup> Ernest Jouin, curé de Saint-Augustin, à Paris, et fondateur de la *Revue internationale des sociétés secrètes*, a écrit: «La dynamique et courageuse campagne du Canadien Adrien Arcand contre les forces du mal pourrait servir d'exemple à nos groupes similaires de France» (cité par Paul Maureau, «Adrien Arcand notre Maître», *Serviam*, v. 12, n° 4, juill.-août 1982, p. 17). Étienne Fouilloux, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Lyon-II, dit, de la *Revue internationale des sociétés secrètes*, qu'elle «diffuse avec un succès inégal la thèse du complot judéo-maçonique contre foi et nation» (voir *Histoire du christianisme*, op. cit., t. 12, p. 235).

On remarquera que les disciples d'Arcand critiquent le terme *antisémitisme* car c'est abusivement que l'on a fait de *sémite* un synonyme de *juif*. Les Arabes sont aussi des sémites.

de l'Union nationale de Maurice Duplessis<sup>99</sup>. Sans partager toutes les idées d'Arcand, Bourdon l'admire pour son talent de journaliste, ses grandes qualités de cœur et d'esprit, sa sincérité: «C'était un honnête homme<sup>100</sup>.» Or quel aspect retient-il surtout d'Adrien Arcand intime? «Il y avait, note-t-il, une certaine mystique dans sa vie, et, selon moi, là, comme je l'ai connu, c'était également un grand chrétien<sup>101</sup>.»

Le chanoine Georges Panneton était un savant et saint prêtre, d'une orthodoxie scrupuleuse<sup>102</sup>. En 1968, des disciples d'Arcand, voulant rééditer *Mon livre d'heures*, lui ont demandé d'en faire une critique<sup>103</sup>. Le théologien s'exécute en un document de six pages. Après avoir corrigé des points de détail et relevé quelques ambiguïtés, il s'attarde à ce qu'il appelle la «principale erreur»: les passages concernant la race de Jésus et de Marie, qu'il réfute en s'appuyant sur les Écritures et saint Thomas. Il trouve aussi excessives les pages sur le «racisme, exigence divine». Selon lui, l'attitude à adopter en l'occurrence est triple: «1) Nous devons condamner les Chefs du peuple juif [...] qui ont refusé de reconnaître Jésus comme le Messie [...] 2) Nous devons nous mettre en garde contre les Chefs actuels de la Juiverie internationale, qui [...] continuent, en s'appuyant sur LE TALMUD, de persécuter le Christ dans les membres de son Église. Nous devons aussi nous défendre contre les Juifs qui nous exploitent ou qui répandent la corruption ou la sub-

99. Joseph Bourdon, *Montréal-Matin, son histoire, ses histoires*, Montréal, La Presse, 1978, 282 p.

100. «C'était un honnête homme, c'était un grand chrétien! Entretien de Nicolas de l'Isle avec Monsieur Joseph Bourdon», *Serviam*, v. 12, n° 4, juill.-août 1982, p. 3-9 et 19, voir p. 9.

101. *Ibid.*, p. 4.

102. On lui doit de très nombreux articles et plusieurs ouvrages, dont *le Ciel ou l'enfer*, Paris, Beauchesne, 1955-1956, 2 t. Parmi ses opuscules, figure *la Franc-Maçonnerie ennemie de l'Église et de la patrie*, Montréal, l'Oeuvre des tracts, n° 255, sept. 1940, 16 p. (merci à Roger Le Moine, qui m'a signalé cette publication). Ses frères, Auguste (Sylvain) et surtout Philippe (Ringuet), ont enrichi la littérature québécoise. Ses papiers sont conservés aux archives du séminaire de Trois-Rivières. J'en remercie la direction et le personnel pour leur collaboration empressée.

103. L'opuscule d'Arcand a finalement été réimprimé, mais sans les modifications et suppressions suggérées par le chanoine.

version révolutionnaire. 3) Mais un chrétien n'a pas le droit de condamner toute la race juive sans exception [...] ce serait pratiquer cet *antisémitisme que l'Église a réprouvé*<sup>104</sup>.» Mais ces reproches n'entament pas l'estime du chanoine pour Arcand: «Si je porte, écrit-il, un jugement assez sévère sur quelques idées de M. Adrien Arcand que je crois erronées et qu'il a proposées de bonne foi, tout en conservant une foi et une piété chrétienne admirables, je ne voudrais pas diminuer la confiance que lui portent ses amis et ses disciples, sur le plan politique, social, économique, patriotique. Sur ces derniers plans, je reconnais le génie de M. Arcand et je lui garde toute mon admiration.» Et dans l'introduction de sa critique, le prêtre rend ce témoignage: «Je suis un admirateur de M. Adrien Arcand (décédé en 1967) que j'ai visité à Lanoraie, avec qui j'ai correspondu pendant quatre ans. Je le considère comme un génie en son genre, un apôtre courageux qui a tout sacrifié pour combattre au service de l'Église et pour établir le règne du Christ.»

\* \*

\*

On peut conclure, semble-t-il, que la foi et la culture catholiques d'Adrien Arcand, sa tournure d'esprit et son observation de la scène internationale au jour le jour, en journaliste, sans la lucidité peu méritoire qu'autorise le regard rétrospectif de l'historien, l'inclinaient à concilier le catholicisme et le fascisme, dans une recherche si audacieuse qu'elle éprouvait les limites de l'orthodoxie. Mais rien ne permet de révoquer en doute la sincérité du croyant qu'il était. On pouvait, dans les années trente, être à la fois catholique et fasciste, sauf, à l'heure des périls et au contact de la dure réalité, à se retrouver bien seul.

104. Archives du Séminaire de Trois-Rivières, Fonds Georges Panneton, «*Mon livre d'heures* par M. Adrien Arcand — 1935-1936. Critique de cet ouvrage par M. le Chanoine G. Panneton, Mai 1968», 6 p. Le chanoine soutient ailleurs que le dernier ouvrage d'Arcand, *À bas la Haine!*, «montre bien qu'il voulait corriger ses anciennes positions trop fanatiques sur la question juive» (fonds Panneton, Panneton à Gérard Monet, 1<sup>er</sup> juin 1968). M. Gérard Lanctôt affirme qu'*À bas la haine!* a été corrigé par le chanoine, au point de vue linguistique.

*Pierre Trépanier*





ADRIEN ARCAND